

le persil orte

Journal inédit, *le persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple est un échange avec la revue *orte* : onze poètes germanophones traduits en français par Christian Viredaz sont publiés dans *le persil*, alors qu'*orte* publie des traductions allemandes de plusieurs auteurs du *persil*. Il coûte :

15 CHF ou 15 Euros

De toutes les revues littéraires suisses, *orte* est celle qui a tenu le plus longtemps. Fondée en 1974 par le poète et romancier Werner Bucher et la poétesse Rosmarie Egger, elle est la plus ancienne revue littéraire encore en activité de notre pays. Elle sort cinq numéros par année et en est aujourd'hui à sa 194^e livraison.

L'éditorial du n° 1 annonce un programme qui est resté pratiquement inchangé au cours des décennies. Selon ce texte fondateur, la revue souhaite rappeler régulièrement que sa conception de «la Suisse» ne se limite pas à la seule Suisse alémanique, mais que les quatre régions linguistiques de notre pays sont d'égale importance, en tant que lieux de langue et par là même lieux de littérature. Ces quatre chefs-lieux littéraires se divisent à leur tour en de multiples lieux dialectaux et, hors de notre pays, il y a des lieux voisins mais aussi, très loin d'ici, des lieux qui nous sont apparentés par le fluide de la littérature et de la vie tout court. A tous ces lieux, la revue entend rendre hommage, et c'est aussi pour cela qu'elle s'est donné pour nom *orte*.

«Qui ou quoi que ce soit qu'*orte* publie», est-il dit en conclusion de ce premier éditorial, «les éditeurs espèrent susciter le débat. Proposer de la littérature sous forme de conserve ou de bien de consommation ne serait pas une entreprise qui séduit.»

Voilà qui évoque aussi l'orientation sociale et politique de la revue. Fondée six ans après Mai 68, *orte* se conçoit aussi d'emblée et de façon déterminante comme le reflet de cette agitation sociale et pour ainsi dire l'écho littéraire prolongé de ces événements. Beaucoup des textes publiés se réfèrent à la révolution de 68, et Werner Bucher n'a jamais caché que sa revue se situait à gauche de l'échiquier politique, qu'elle jette un regard critique sur tout ce qui est établi et fêté officiellement, qu'elle soutient et favorise ceux qui subissent des traitements injustes, et cela aussi du point de vue littéraire. Cette conception manifestait l'esprit subversif de Werner Bucher surtout, qui du temps de sa vie littéraire active s'est engagé résolument en faveur des marginaux de la scène littéraire. Si bien que, dans la longue histoire mouvementée de cette revue, les grands noms de la littérature furent relativement rares à y figurer, et les mauvaises langues répétaient volontiers (et elles n'avaient pas forcément tort) que plus un auteur ou une autrice étaient méconnus, plus grandes étaient leurs chances de voir leurs textes paraître dans *orte*.

Ce jugement à l'emporte-pièce est toutefois contredit par une sélection esthétique des plus sévères. Sous l'angle du style et du contenu, la revue suivait le mouvement littéraire de la Neue Sensibilität (New Sensibility), orientation qui tire son origine de la New York School of Poetry, avec des noms comme Frank O'Hara, Anne Waldman, Gerard Malanga et bien d'autres, reprise et poursuivie en Allemagne par des poètes de l'envergure

un journal littéraire romand et une revue alémanique échangent leurs textes

d'un Rolf Dieter Brinkmann ou d'un Jürgen Theobaldy. Mais beaucoup des précurseurs de cette poétique, plus vieux d'une demi-génération, par exemple Alan Ginsberg ou Lawrence Ferlinghetti – eux-mêmes continuateurs de William Carlos Williams –, ont toujours eu la cote dans *orte*.

Le mouvement littéraire de la Neue Sensibilität cultive dans son discours poétique une langue réduite, simple, et concentre de préférence l'attention sur les petites choses qui passent souvent inaperçues dans le quotidien. L'insignifiant devient ainsi, d'une certaine manière, poétiquement «signifiant». La Neue Sensibilität a aussi été d'emblée le critère de

qualité pour le fondateur et chef durant des décennies de la revue *orte*, Werner Bucher, lui-même auteur passionné de poèmes, et donc pour la revue elle-même. Le postulat, volontiers rappelé par un Peter K. Wehrli, membre de la rédaction depuis le n° 17, selon lequel une revue littéraire doit permettre de suivre et rendre visible l'évolution de la littérature moderne, a parfois eu de la peine à prendre corps. En revanche, *orte* n'a cessé de réjouir son public durant toutes ces années par son choix de textes alerte et non conventionnel, par son flair pour dénicher des poèmes vraiment bons et véritablement poétiques, des textes actuels et insolents provenant et parlant de tous les lieux possibles du monde et de la vie.

Un léger chaos était toujours de la partie, et régnait parfois aussi durant les séances mensuelles de la rédaction, qui pendant de nombreuses années se sont déroulées dans l'atelier graphique de Ruedi Rüegg Designalltag, à Zurich ; cet atelier a aussi été longtemps responsable des couvertures de la revue, d'une grande qualité graphique et toujours surprenantes. Plus tard, après qu'un différend fut survenu avec Rüegg (de loin pas le seul sous la houlette de Werner Bucher), la rédaction prit ses quartiers dans la Vineria Centrale, un bar à vin de la Neugasse, où les séances ont lieu aujourd'hui encore. On se disputait, on se querellait, on jurait, puis on se réconciliait. Mais le dernier mot, quand on en arrivait idéologiquement, thématiquement ou poétiquement au moment décisif, c'est presque toujours Werner Bucher qui l'avait ; son besoin autoritaire de diriger, tout comme un certain entêtement dans les questions thématiques, esthétiques et surtout idéologiques, étaient tout aussi proverbiaux que son charisme visionnaire et littérairement ambitieux.

Une foule de rédactrices et de rédacteurs se sont succédé au cours de ces décennies mouvementées, mais il faut dire que la plupart d'entre eux persévéraient tout de même pendant quelques années, fournissant de précieux et inestimables services (des services qui, soit dit en passant, n'ont jamais été rémunérés, car tout le travail était et est toujours réalisé à titre gracieux, même les frais de déplacement et autres dépenses accessoires du travail rédactionnel étaient et sont toujours, du point de

vue de l'étage supérieur, une affaire privée). Presque tous, après un certain temps, en avaient plein le dos. Mais Werner Bucher avait toujours fin nez : il trouvait toujours des successeurs valables. Parmi ces nombreux arrivants et partants figuraient toujours aussi des noms bien connus de la scène littéraire suisse, notamment Peter K. Wehrli (qui en est toujours), Klaus Bremer, Barbara Traber, Vera Schindler-Wunderlich ou Hansjörg Schertenleib (de nouveau de la partie depuis peu).

L'un des rédacteurs les plus précieux de l'équipe était Virgilio Masciadri, poète et spécialiste des langues anciennes. Bien qu'à ses débuts littéraires – avec des poèmes philosophiques compliqués – il fût loin d'incarner l'idéal poétique de Bucher, celui-ci le prit tout de suite en affection et lui offrit dans sa maison d'édition, *orte-Verlag*, un podium pour ses premiers pas dans la littérature.

Virgilio devint rapidement membre de la rédaction et se profila en peu de temps comme le bras droit du chef, accomplissant à titre bénévole une incroyable quantité de travail pour la revue. Il fut bientôt perçu tacitement au sein de la rédaction, non sans une joie secrète, comme une sorte de « boss de l'ombre », qui parvenait adroitement à maintenir le cap et qui savait comment jouer régulièrement un rôle de conciliateur entre Werner Bucher et les autres membres de la rédaction. Bucher l'avait désigné il y a quelques années comme son successeur, il avait acquis la majorité des actions de la maison d'édition et était disposé à reprendre en 2015 les éditions et la revue des mains du fondateur d'*orte*, tombé gravement malade. Mais le destin en décida autrement. En 2014, Virgilio Masciadri décéda d'une forme rare de cancer que lui et les spécialistes avaient combattue pendant des années.

Qu'allait-il advenir ? Les éditions et la revue étaient au bord de la faillite. C'est à Marcel Steiner et à sa femme Yvonne, de l'Appenzeller Verlag à Schwellbrunn, que l'on doit qu'*orte*, la maison d'édition et la revue, ait pu reprendre son envol de façon inespérée. Les Steiner ont accueilli *orte* sous le toit de l'Appenzeller Verlag. Deux jeunes femmes pleines d'initiative, incollables sur le plan organisationnel et s'y connaissant en littérature, Annkatrin Ranft-Rehfeldt et Regina Füchslin, se partagent la rédaction en chef et nous prescrivent, à nous les fabricants de la revue, en étroite collaboration avec Marcel Steiner et son équipe, un agenda strict, géré avec professionnalisme, pour chaque nouveau numéro.

Si, durant l'ère précédente, l'administration était gérée de façon admirable par la femme de Werner Bucher, Irene Bosshart – en plus de son travail exténuant de tenancière du café Kreuz à Zelg-Wolfhalden, puis (aujourd'hui encore) du restaurant Rütegg au-dessus de Heiden –, *orte* vogue aujourd'hui sous le pavillon d'une maison d'édition gérée de façon experte, dotée de l'infrastructure nécessaire et comptant de nombreux employés spécialisés. On sait maintenant des mois à l'avance, en tant que rédacteur responsable d'une contribution donnée ou même d'un numéro entier, les dates exactes de remise à la rédaction en chef, d'envoi à l'impression et de parution du numéro, et il n'y a pas de pardon. La mise en pages, la composition, la relecture, la diffusion, la vente : tout est maintenant réparti entre les mains les plus diverses, expressément compétentes pour leurs tâches respectives, et le tout sous un même toit.

Les séances s'en trouvent d'autant plus détendues, pleines d'idées et amicales. C'est toujours une joie, même si cela reste à titre gracieux, mais aussi depuis peu un défi encore plus grand qu'aparavant, de collaborer à cette rédaction.

La nouvelle ère se caractérise par une ouverture visiblement plus grande à toutes les orientations littérairement importantes, même si l'héritage soixante-huitard reste tenu en haute estime et que les immenses menaces et enjeux sociétaux de notre époque ne sont nullement glissés sous le tapis.

Poétiquement parlant, le fluide digne à mon avis d'être conservé de la Neue Sensibilität reste présent, mais n'est plus vu dogmatiquement comme la panacée littéraire inattaquable. La limite entre les « bons poèmes » et les mauvais est devenue floue, parfois peut-être même, au goût d'un public de lecteurs critiques attachés à la qualité, un peu trop floue...

La revue avait et a toujours un « manteau » constitué de textes reçus et sélectionnés par la rédaction ainsi que de chroniques, pamphlets, comptes rendus de livres et actualités rédigés par les membres de la rédaction, tandis que le cœur de chaque numéro est consacré à un thème donné. C'est la diversité de ces thèmes qui a fait et fait toujours d'*orte* une revue unique, vivante et attentive.

Un choix arbitraire de quelques titres, des débuts à nos jours, l'illustre bien : C.F. Ramuz, « Die Unzufriedenen » (« Les mécontents »), « Unruhen » (« Troubles »); Meret Oppenheim, « Nightclub », « Knast » (« Taule »), « Luxemburger Autoren » (« Auteurs luxembourgeois »), « König Alkohol » (« Le roi Alcool »); Jim Morrison, « Fribourg/Freiburg », « Pausenstand 1:0 (Schweiz - Europa) » (« Score à la mi-temps 1-0 (Suisse-Europe) »), « Flussgebiete – Schreiben im Aargau » (« Territoires fluviaux – écrire en Argovie »), « Beat und Zimbabwe »; Bernhard Luginbühl, « Brücke nach Edinburgh » (« Ponts vers Eddimboug »); Annemarie Zornack, « Muaterschprooch – Vatterschprooch » (« Langue maternelle – langue paternelle »); Carl Albert Loosli, « Tirol », « Tram », « The Nuyorican Poets Café », « Musiktheater zu Robert Schumann » (« Théâtre musical autour de Robert Schumann »), « Satan & Co. », « Lyrik aus der italienischen Schweiz » (« Poésie de Suisse italienne »), « z.Zt. nicht im Gespräch » (« Pas en discussion pour le moment »), « Rumänische Gedichte » (« Poèmes roumains »); Walter Gross, « Georges Haldas », « Tiergedichte » (« Poèmes d'animaux »), « Innerschweizer Autoren » (« Auteurs de Suisse centrale »), « Arabische Dichtung von heute » (« Poésie arabe d'aujourd'hui »), « Geiz – Vom Knausern und Kleckern » (« Avarice – radins et demi-mesures »), « Jüdische Literatur in der Schweiz » (« Littérature juive en Suisse »), « Schreibzündungen » (« Allumages d'écriture »), « Zyt isch es Löcherbecki – Gedichte in Berner Mundart » (« Le temps est une passoire – Poèmes en dialecte bernois »), « Lyrik aus Albanien » (« Poésie d'Albanie »); Klaus Merz, « Theodor Storm », « Niklaus von Flüe – Bruder Klaus (600) » (« Nicolas de Flüe (600 ans) »), « Wald » (« Forêt »).

Werner Bucher, qui après une vie intense de poète et d'éditeur s'est complètement retiré de la scène littéraire pour des raisons de santé, peut s'estimer heureux que l'héritage de son œuvre éditoriale importante et unique en son genre se trouve dans les meilleures mains qui soient et avance avec fraîcheur et gaîté, d'un œil critique et innovant, dans une époque nouvelle sous l'angle sociétal et littéraire.

Erwin Messmer,
pour la rédaction d'*orte*

- Werner Bucher
pp. 4-5 et p. 40
Manche Kapellen, manche Zimmer / Mainte chapelle, mainte chambre
Für dich / Pour toi
Wenn der Zechpreller gewinnt / Quand l'écornifleur gagne
Zürich / Zurich
- Virgilio Masciadri
pp. 6-9
Ultimo canto / Ultimo canto
Mondlandung / Mondlandung
Einführung in die Literaturtheorie / Introduction à la théorie de la littérature
Monza duomo / Monza duomo
- Walter Gross
pp. 10-13
Taube / La colombe
Die Mutter / La mère
Bedachte seinen Kummer / Considérant son chagrin
Boschena / Boschena
- Nora Gomringer
pp. 14-15
Island I / Islande I
Frau ohne Glück zwischen den Beinen / Femme sans joie entre les jambes
Seitensprung / Escapade
Bauernidylle / Idylle paysanne
[Wenn du die Welt verlässt] / [Si tu quittes le monde]
- Eugen Gomringer
pp. 16-17
[vom rand] / [du bord]
Schwiizer / Schweizer / Suisse
[avenidas] / [avenidas]
[mist] / [mist]
- Christian Saalberg
pp. 18-21
Die Welt ist schön / Le monde est beau
[Dieser dunkle Trieb] / [Ce sombre instinct]
[Mit einem Faustschlag] / [D'un coup de poing]
[Die Sonne reisst sich los] / [Le soleil se détache]
[Ich schreie nicht] / [Je ne crie pas]
- Claudia Storz
pp. 22-23
Aare, mein Fluss, vom Mond gesehen / L'Aar, ma rivière, vue de la Lune
Die gezählten Tage / Les jours comptés
Trotzdem / Pourtant
Oxford / Oxford
Gesundschumpfen / Rétrécir sainement
Drei Lyrikerinnen in Carcavelos / Trois poétesses à Carcavelos
arte povera / arte povera
- Claus Bremer
pp. 24-25
[immer schön in der Reihe bleiben] / [toujours bien rester dans le rang]
[Uns Menschen / vermenschlichen] / [Nous objectiver / nous autres humains]
[einmal noch hinausgeschaut] / [une fois encore regardé dehors]
[abends] / [le soir]
- Erika Burkart
pp. 26-29
Traum-Brücke / Pont de rêve
Liebesgedicht / Poème d'amour
Vor-Vorfrühling / Avant-avant-printemps
In eigener Sache / En matière personnelle
Phasen / Phases
- Klaus Merz
pp. 30-35
Auf die Welt gekommen. Fünf Versuche / Venus au monde. Cinq tentatives
Für S. / Pour S.
Gegenlicht / Contre-jour
Kirchberg / Kirchberg
Lucie (on earth) / Lucie (on earth)
Zusammen / Ensemble
- Peter K. Wehrli
pp. 36-37
katalog von allem / catalogue de tout

*

Christian Viredaz
traductions
A l'exception du texte « Mondlandung » de Virgilio Masciadri, traduit par Jacques Tornay dans la revue *Les Carnets d'Eucharis* (2016), du texte « In eigener Sache » d'Erika Burkart, traduit par Monique Laederach dans *Minute de silence* (L'Aire, 1991) et du texte « Phasen », traduit par Marion Graf dans *Mouvement lent* (Editions d'en bas, 2001), toutes les traductions de ce numéro du *persil* sont de Christian Viredaz.

Manche Kapellen, manche Zimmer

Immer diese Sicht, hoch
über dem Wasser des Sees. Nur
wenn der Nebel
das Schöne vor unsern Augen
& das Hässliche weit unten
zudeckt, steht eine Wand
vor dir. Du
bist woanders, auf
einem Berg voller Gärten, ich
auf diesem geheimnisvollen Steinbrocken, be-
stückt von Nachrichten & Träumen. Keine
Sekunde bezweifle ich, dass du sie kennst
& ahnst, wie hell
deine Seele ist
& wie stark mein Wunsch, mit dir
vor einem Glas Wein zu sitzen
deine Hände zu entdecken, so jung, so neu
& nie erkannt. Oh,
solange wir unsere Träume nicht verraten, kriegt
auch der entsetzliche Tschortschöppeljubusch
die Welt nicht vollends
in seinen zerstörerischen Griff. Manche Kapellen
warten auf unsere Gebete, manche Zimmer auf unsere Liebe

Solange –

Tiré de Du bist dein Retter & dein Feind, 2009

Für dich

Der Schnee
besänftigt
hin und wieder meine Not, doch
ich kenne Tage wie du, da
umkrallt das Weisse das Herz, schiebt ungefragt
sich über lebendes Fleisch, immer
bedrängt uns, was
andere quält
& zur Erde drückt, &
wenn auch
der Umsturz
zur Zeit nicht gelingt
& das Uralte
die Welt erschlagen will, ich
fühle, wie meine Liebe
von Jahr zu Jahr
vermehrt in die Tiefe dringt. Das
Geile, das unheimlich Gierige, es
hat keinen Platz, ist
das Ding von Menschen, die niemals Menschen sind, oh,
du, die nie begriffen hat, wie
schön, wie traurig das Leben ist, für
dich werd ich das Helle, das Klare erobern.

Tiré de Du bist dein Retter & dein Feind, 2009

Wenn der Zechpreller gewinnt

Wenn der Freund
(einfach) nicht kommt
& die Freundin
dich
in dieser Sekunde
verrät,
wenn du genug hast
vom Leben, vom
Druck im Bauch
& alle Fürze
sich
unaufhaltsam
zu einem Meer verdichten,
wenn
der Kaffee schlecht
& der Wein
sauer ist, wenn
du liebst, aber
nicht geliebt wirst,
wenn der Zechpreller
gewinnt
& der emsige Kosmetik-Vertreter
Haus um Haus
aufkauft und du nie
dein Schloss erhältst,
wenn die Schreie
ausfallen
& niemand ahnt, wer
du bist, wenn
selbst Hölderlin
nur an seine Diotima denkt
und die Blumen sich vor
Udo Jürgens oder Gottschalk verneigen, dann
stoss
ganz sacht
die Tür zur Kapelle auf, geh
hinein & zieh
ungeniert
am Glockenstrick
& läute, läute bis
der letzte Feuerwehrmann erwacht.

Er wird's dir danken, wird
aus dem Bett springen & dich befreien.

Tiré de Wenn der Zechpreller gewinnt, 1997

Mainte chapelle, mainte chambre

Toujours cette vue, surplombant
l'eau du lac. C'est seulement
lorsque le brouillard
sur la beauté devant nos yeux
& sur la laideur bien plus bas
jette son voile, qu'une paroi
se dresse devant toi. Tu
es ailleurs, sur
une montagne pleine de jardins, moi
sur ce mystérieux bloc de pierre, mu-
ni de nouvelles & de rêves. Pas une
seconde je ne doute que tu ne la connaisses
& ne pressentes combien
ton âme est claire
& forte mon envie d'être avec toi
assis devant un verre de vin
de découvrir tes mains, si jeunes, si neuves
& jamais reconnues. Oh,
tant que nous ne trahissons pas non rêves, l'affreux
d'geordgedobbelioubouche ne tiendra pas non plus
complètement le monde
dans sa poigne destructrice. Mainte chapelle
attend nos prières, mainte chambre notre amour

Tant que...

Pour toi

La neige
apaise
de temps à autre ma détresse, mais
je connais comme toi des jours
où la blancheur enserre le cœur, se glisse sans
nous consulter sur la chair vive, toujours
nous poursuit ce qui
tourmente les autres
& les écrase au sol, &
même si
la révolution
pour le moment n'arrive pas
& que le séculaire
écrasera le monde, moi
je sens comme mon amour
d'année en année
va toujours plus profond. Le
lubrique, l'horriblement cupide, n'a
pas de place, est
chose d'être qui ne seront jamais humains, oh,
toi qui n'as jamais compris combien
belle, combien triste est la vie, pour
toi je m'en vais conquérir la pure clarté.

Quand l'écornifleur gagne

Wenn der Freund
Quand l'ami
(simplement) ne vient pas
& que l'amie
en cet instant
précis
te trompe,
quand tu en as assez
de la vie, de la
pression dans le ventre
& que tous les pets
se condensent
inexorablement
en une mer,
quand
le café est mauvais
& le vin
aigre, quand
tu aimes, mais
n'es pas aimé,
quand l'écornifleur
gagne
& que le zélé représentant de cosmétiques
achète
une maison après l'autre, et toi
jamais tu n'obtiens ton château,
quand les cris
cessent
& que personne ne pressent
qui tu es, quand
Hölderlin lui-même
ne pense qu'à sa Diotima
et que les fleurs se prosternent
devant Udo Jürgens ou Gottschalk, alors
pousse
tout doucement
la porte de la chapelle, entre
& tire
sans gêne
la corde des cloches
& sonne, sonne jusqu'à ce
que le dernier pompier se réveille.

Il te remerciera, sautera
du lit & te libérera.

Alunissage

to the memory of W.H. Auden

La lune était *le Mond, le Mond*
pour nous gosses en émoi devant la télé (noir
et blanc à l'époque) où survenait
la sphère blafarde d'un satellite et plus tard
des bonhommes Michelin patauds
à cloche-pied
dans le champ de vision, c'était bien
le Mond, le Mond et notre voisine
italienne assise avec nous
en face du poste s'écria *non il*
mondo, la luna !
ce qui démontre
l'immensité de l'espace
par rapport au fossé entre deux langues.

Traduction de Jacques Tornay, assisté dans sa tâche par la sœur de Virgilio Masciadri,
Cornelia Masciadri Strebel, parue dans *Les Carnets d'Eucharis*, 2016

Introduction à la théorie de la littérature

Ce matin dans le journal (pourquoi faut-il
qu'il y ait des chroniques littéraires la grande farce
des affaires d'état et le reportage illustré
de la soirée des yodleurs de mardi ne suffisent
donc pas ?) deux colonnes entières
sur la poésie récente
qui se caractériserait par ceci
que dans l'excès ou la rare-
té des mots (écrit
l'érudit germaniste) elle serait
l'expression d'un croissant
scepticisme envers la langue / pauvre de moi
qui crois encore savoir
ce que merle veut dire ou pneu ou simplement
présence de Dieu (sans douleur nous sommes
d'hier)

Note

Quand Zénon eut livré
sa preuve Socrate
se leva et
partit.

Monza Duomo

Ordre et Pro-
grès dans les choses comme
dans l'âme écrit le
sympathique sacristain sur la bande
de papier qu'il agrafe
sur l'armoire il serait
m'explique-t-il quand
je rapplique parfois
désordonné devrait
se répri-
mander lui-même
la phrase
elle tient debout non ? demande-t-il et je
lui donne raison le
monde que nous créons est
le miroir de notre âme ne trouve
pas le courage de lui dire
que le progrès
parfois ne peut
s'obtenir qu'au prix
du désordre.

Taube

Die Taube soll kommen
mit schillerndem Hals
und aschgrauem Gefieder,
meine Hände wollen wieder
schwarz werden vom Mulm
des Waldes, darin ich
nach den weissen Knollen
der Orchen grub, der Salamander
soll wieder unter dem nassen
Laub sein und jegliches Feuer
bestehen, riechen will ich wieder
nach den Feuern aus
Erlenholz.

Die Taube soll kommen
und mein Vater noch einmal
da sein mit seinen eisenbeschmutzten
Händen, mit kargem Wort,
mit den verborgenen Augen der Liebe,
mit seinem Messer, das Flöten
aus Weidenholz zu schnitzen
verstand, mit seinem Arm,
der mich durch den Fluss
trug, aus dem der Reiher
sich mit schweren Flügeln hob,
er soll mich wieder auf die Äcker
der Bauern schicken, die Ähren
zu sammeln oder spät im Herbst
die Nüsse aus den stachlig
bitteren Schalen zu brechen,
davon die Hände braun werden.
Die Taube soll kommen und
über mir sein.

Die Taube soll kommen
und meine Mutter mir wieder verbieten
den Seidelbast in die Kammer zu stellen,
der den Traum beunruhigt, sie soll
die Haselmaus wieder in ihr Halmnest
zurückbringen, sie soll mir wieder
von dem armen Kinde erzählen,
das Holz suchen ging
und im eiserstarten Walde erfror,
sie soll mir meinen Leib wiederbringen,
den ich verlor in fremden Strassen,
mit vergessenem Namen, den ich zurück liess
auf Betten, die man ungestillt
verlässt, sie soll meinen Mund
reinigen von allen eingedrungenen
Zungen des Irrwahns erkaufter Süsse

und in ihn wieder den Geschmack
des sauren Waldklees bringen, sie soll
meine Stirne wieder rein und unverletzlich
machen und die Zeichen meiner Angst
von ihr nehmen, sie soll mir die Augen
wieder schenken, mit denen ich ehemals
meine Schwester sah, als sie klein war
und ihre erste Puppe in den Armen hielt,
sie soll mir meine Worte zurückgeben,
die vergessenen am Anfang, die aus
Ahnung gestammelten, die von damals,
als ich noch ihren Flug über mir
verspürte.

Die Taube soll wieder kommen,
die ich in den weissen Städten,
im rasenden Lichte wälderloser Erde,
in engen Gassen und dunklen Gesichtern
vergeblich gesucht, sie, die ich
im Winde der Oliven, im Salzhauch
des Meeres nicht fand, die ich
nur steinern sah bei Dornenkrone
und verdorrtem Palmzweig, sah
aus Holz, mit Edelsteinen verziert,
in Blei gefasst durch Fenster
fliegend, in Ton gebrannt,
in Gold gehämmert und
in Silber geschlagen, sie soll
kommen und ihre Flügel
über mich halten.

Die Taube soll kommen
und dem Mond den alten Umgang
geben, der Sonne die milde
Macht des Feuers, sie soll
das Laub und die Schatten
zurückbringen, die die rechte
Ruhe schenken, sie soll
die Mauern der Häuser
wieder fest und dauerhaft
machen, allem Holz die reine
Maserung zurückschenken,
dem Gewebe jeglichen Stoffes
Festigkeit verleihen und
seinen Mustern unverrückten
Sinn, sie soll die Erde
unserer Äcker wieder
tief umgraben lassen,
das Korn zum Korn,
den Wein zum Wein,

das Öl zum Öl erneun,
sie soll dem Brote
seine Kraft zurückgeben,
damit es wieder den Leib enthält.

Die Taube soll kommen
uns aus Irrtum und Not
zu lösen,
sie soll mit ihren Flügeln
unsere Uhren zerschlagen
und uns an die Zeit mahnen,
die immer nahe ist,
sie soll kommen
und dem siebenköpfigen Tier
den Streit ansagen,
sie soll ihre Schwerter
mitbringen,
sie soll kommen
und den Schlüssel vom Abgrund
des Brunnens hinweg nehmen,
sie soll kommen, ehe
die Leichname unter Skorpionen
und Heuschrecken in allen Gassen
liegen, sie soll kommen
damit wir die Hure sehen
an den Wassern dieser Erde
und uns, trunken
vom Weine ihrer Hurerei.
Sie soll kommen und alle
ihre Abbilder aus Gold,
Stein und Elfenbein
überstrahlen, sie soll
kommen, auch wenn sie härter
als Eisen ist.

Die Taube soll kommen,
die ich als Knabe,
unter den Augen des Vaters
in bebenden Händen hielt,
sie soll wiederkommen,
strahlend am Leibe.

La colombe

Que vienne la colombe
et son col chatoyant
son plumage cendré,
mes mains veulent à nouveau
être noires de la vase
de la forêt où je creusais
pour extraire les bulbes blancs
des orchis, que revienne
la salamandre sous les feuilles
mouillées et qu'elle résiste
à tous les feux, je veux avoir
à nouveau l'odeur
des feux d'aulnes.

Que vienne la colombe
et que mon père encore une fois
soit là avec ses mains souillées
de fer, et ses mots rares,
et les yeux cachés de l'amour,
avec son couteau qui savait
tailler des flûtes dans le bois
de saule, avec son bras
qui me portait de l'autre côté
de la rivière d'où le héron
s'envolait de ses lourdes ailes,
qu'il m'envoie à nouveau glaner
les épis dans les champs du paysan
ou bien à la fin de l'automne
sortir les noix de l'épineuse
écale amère qui brunit les mains.
Que vienne la colombe et
descende sur moi.

Que vienne la colombe
et que ma mère à nouveau m'interdise
de mettre dans ma chambre le daphné
qui agite le rêve, qu'elle ramène
le muscardin dans son nid de paille,
qu'elle me conte à nouveau l'histoire
du pauvre gosse qui était
parti chercher du bois
et qui avait gelé dans la forêt glacée,
qu'elle me ramène mon corps
que j'ai perdu dans des rues étrangères
dont j'ai oublié le nom, que j'ai laissé
sur des lits que l'on quitte
inassouvi, qu'elle purifie ma bouche
de la douceur vénale de toutes
les langues pénétrantes de l'égarement

et qu'elle y ramène le goût
acidulé de la petite oseille, qu'elle rende
mon front à nouveau pur, invulnérable
et lui retire les signes de ma peur,
qu'elle me redonne les yeux
avec lesquels je regardais jadis
ma sœur quand elle était petite
et tenait dans ses bras sa première poupée,
qu'elle me rende mes mots,
ceux que j'oubliais au début, que je
balbutiais par intuition, ceux d'alors,
quand je pouvais encore sentir
son vol au-dessus de moi.

Que revienne la colombe
que dans les villes blanches,
dans la lumière violente d'une terre sans forêts,
dans les ruelles étroites et les visages sombres
j'ai tant cherchée en vain, elle que dans
le vent des oliviers, le souffle salé de la mer
je n'ai point trouvée, que je n'ai vue
que pétrifiée auprès de la couronne d'épines
et du rameau séché, vue
en bois, ornée de pierres précieuses,
bordée de plomb, s'envolant
par la fenêtre, en terre cuite,
d'or martelé, d'argent battu,
qu'elle vienne et qu'elle retienne
ses ailes au-dessus de moi.

Que vienne la colombe
et redonne à la lune son usage ancien,
au soleil la clémente
puissance du feu, et qu'elle ramène
le feuillage et les ombres
qui offrent l'authentique
repos, qu'elle rende à nouveau les murs
des maisons solides et durables,
et redonne à tout bois
la pureté de ses nervures,
qu'elle confère fermeté
aux fils de chaque étoffe,
à ses motifs un sens
immuable, qu'elle fasse que la terre
de nos champs se laisse à nouveau
fouiller profondément,
que le blé redevienne
blé, que le vin et l'huile
redeviennent vin et huile,

qu'elle rende au pain
sa force, pour qu'à nouveau
il contienne le corps.

Que vienne la colombe
nous délivrer
de l'erreur et de la détresse,
qu'elle vienne de ses ailes
fracasser nos horloges
et nous rappeler l'heure
toujours proche,
qu'elle vienne défier
le monstre à sept têtes,
qu'elle vienne avec ses glaives,
qu'elle vienne et qu'elle emporte
la clé de l'abîme du puits,
qu'elle vienne avant
que les cadavres dans toutes les rues
gisent sous les scorpions
et les locustes, qu'elle vienne
pour que nous voyions la prostituée
au bord des eaux de cette terre
et nous, ivres du vin
de son impudicité.
Qu'elle vienne et qu'elle brille
plus fort que toutes ses effigies
d'or, de pierre et d'ivoire,
qu'elle vienne, même
si elle est plus dure
que le fer.

Que vienne la colombe
que petit garçon je tenais
sous les yeux de mon père
entre mes mains tremblantes,
qu'elle revienne,
rayonnant de son corps.

Die Mutter

In der Küche an der Wand
am Haken die blaukarierte Schürze.
Gezählt und gefaltet die frischen,
duftenden Tücher auf dem Tisch.
Arbeit, jeden Tag wiederkehrende,
wegzuhalten den Kummer.

Unabwehrbar wird die Regung
im Innern vor den ungelenk geschriebenen
Zetteln auf den Einmachgläsern
voller Fehler.

Tiré de *Werke und Briefe. Botschaften* (gesammelte Werke, vol. 1), 2005 /
orte n° 155, 2008

Bedachte seinen Kummer

Manchmal
schritt er hinter einer von ihnen
die Treppe hinauf,
gedachte er dessen,
was er jedem Worte bar
über alles liebte:
ein Marienbild
von Mantegna
und was sich darin für ihn verbarg.

Gedachte eines Verses
oder eines Liedes,
gedachte ihrer,
des Grau der Augen,
bedachte seinen Kummer
und auch
wie er in ihm
einer von Vielen war.

Boschena

Was bewunderten wir:
Zisa in Gassen, den Brunnen darin,
im Haus zur Tiefe gehend,
die Jagd an der Wand,
Pfauen in steinernem Laub,
Früchte...
oder ein Bild: – Blechen –
eine Meerbucht, verschattetes Wasser,
ungebärdiger Himmel...

Wir ködern nichts zurück...

Trotzdem, komm, gedenken wir jener Stunde:
tobendes Licht vor verschlossenen Laden,
dein abgelegtes Kleid über der Stuhllehne,
die Uhren auf dem Sims,
unsere Schatten, eben noch aufrecht,
dann verschwunden von der Wand.

Tirés de *Werke und Briefe. Botschaften* (gesammelte Werke, vol. 1), 2005 / *orte* n°98, 1996

La mère

Accroché au mur de la cuisine
le tablier à carreaux bleus.
Comptées et pliées sur la table
les serviettes sentant bon le frais.
Le travail revenant chaque jour
tenir les soucis à distance.

Plus de défense contre l'émotion
à l'intérieur devant l'écriture gauche
des étiquettes sur les bocaux
pleines de fautes.

Considérant son chagrin

Parfois
il suivait l'une d'entre elles
en haut de l'escalier,
évoquant la mémoire
de ce que sans un mot
il aimait par-dessus tout :
un portrait de Marie
par Mantegna
et ce qui pour lui s'y cachait.

Évoquant la mémoire d'un vers
ou d'un chant,
évoquant sa mémoire à elle,
le gris de ses yeux,
considérant son chagrin
et aussi
comme en celui-ci
il n'était qu'un parmi tant d'autres.

Boschena

Qu'admirions-nous :
la Zisa dans les ruelles, le puits à l'intérieur,
jusque dans les profondeurs de la maison
la chasse sur la paroi,
les paons dans le feuillage de pierre,
les fruits...
ou bien un tableau : – Blechen –
une baie, une eau ombragée,
un ciel indomptable...

Nous ne laissons aucun appât...

Pourtant, viens, rappelons-nous cette heure :
lumière déchaînée devant les volets clos,
ta robe posée sur le dossier de la chaise,
les montres sur le rebord de la fenêtre,
nos ombres, encore droites à l'instant
puis disparues de la paroi.

Island I

Die Landschaft ein Gebet

So hingestreckt, dass man sich aller Wörter blind erweisen müsste
Was ungehört die Jahre hielt und heute weiter fesselt

Das ist Andacht. Der Moment, der uns verführt zu glauben, dass wir
Tatsächlich wären. Wesen seien, die ein Ziel, Gesetz erreicht, gelebt,
gerettet hätten.

Wo doch in allem nur der kleine Geist
Die kleine Geste reift.

Frau ohne Glück zwischen den Beinen

Zwischen den Gehirnhälften
Zwischen den Zeilen
Frau ohne Ring am Finger
Ohne Schwiegereltern
Ohne Schwiegereltern über das kleine Bett gebeugt
Ohne Schwiegereltern über das kleine Bett gebeugt
und ein Kind ansprechend
Ohne rote Lippen
Ohne glatte Haut an den Händen, den Brüsten und Füßen
Frau ohne Süsse und ohne Säure
Frau ohne Zopf und ohne Glanz und ohne Babygeruch
Frau ohne Morgenmantel
Frau ohne Vertrag
Frau ohne Festanstellung
Frau eines Mannes ohne Zukunft
Frau ohne Mann
Frau ohne Mann einer Freundin
Frau ohne Herz, ohne Nieren, ohne Visa
Frau ohne Klitoris
Dildogerät, Stimmung, Orgasmus
Frau mit Wunsch nach Ruhe und Frieden
Zwischen den Brauen, den Brüsten
Frau ohne Aussichten mit wenigen Dioptrien

Seitensprung

Ein
Nachtnichts

Bauernidylle

Vater
Mutter
Rind

Wenn du die Welt verlässt
Und der Letzte bist
Mach bitte das Licht aus

Islande I

Le paysage une prière

Si vaste qu'on devrait se montrer aveugle à tous les mots
Ce qui a retenu les années en silence et captive encore aujourd'hui

C'est le recueillement. Le moment qui nous incite à croire que nous
Existerions vraiment. Serions des êtres qui aurions atteint, vécu, sauvé
un but, une loi.

Où en tout pourtant seul le petit esprit
Mûrit le petit geste.

Femme sans joie entre les jambes

Entre les hémisphères du cerveau
Entre les lignes
Femme sans bague au doigt
Sans beaux-parents
Sans beaux-parents penchés sur le petit lit
Sans beaux-parents penchés sur le petit lit
et s'adressant à un enfant
Sans lèvres rouges
Sans peau lisse aux mains, aux seins et aux pieds
Femme sans douceur et sans aigreur
Femme sans tresse et sans éclat et sans odeur de bébé
Femme sans peignoir
Femme sans contrat
Femme sans engagement fixe
Femme d'un homme sans avenir
Femme sans mari
Femme sans mari d'une amie
Femme sans cœur, sans reins, sans visa
Femme sans clitoris
Godemichet, entrain, orgasme
Femme avec désir de paix et de tranquillité
Entre les sourcils, entre les seins
Femme sans perspectives et avec peu de dioptries

Escapade

Une
Nuit-à-rien

Idylle paysanne

Père
Mère
Bœuf

Si tu quittes le monde
Et que tu es le dernier
S'il te plaît n'oublie pas d'éteindre

vom rand
nach innen

im innern
zur mitte

durchs zentrum
der mitte

nach aussen
zum rand

Schwiizer

luege
aaluege
zueluege

nöd rede
sicher sii
nu luege

nüd znäch
nu vu wittem
ruig bliibe

schwiizer sii
schwiizer bliibe
nu luege

Schweizer

schauen
anschauen
zuschauen

nicht reden
sicher sein
nur schauen

nicht zu nah
nur von weitem
ruhig bleiben

schweizer sein
schweizer bleiben
nur schauen

Traduction d'Erwin Messmer

avenidas
avenidas y flores

flores
flores y mujeres

avenidas
avenidas y mujeres

avenidas y flores y mujeres y
un admirador

mist
mountain
butterfly

mountain
butterfly
missed

butterfly
meets
mountain

du bord
vers l'intérieur

à l'intérieur
jusqu'au milieu

par le centre
du milieu

vers l'extérieur
jusqu'au bord

Suisse

regarder
observer
assister

ne rien dire
être sûr
juste regarder

pas trop près
seulement de loin
rester calme

être suisse
rester suisse
juste regarder

avenidas
avenidas y flores

flores
flores y mujeres

avenidas
avenidas y mujeres

avenidas y flores y mujeres y
un admirador

mist
mountain
butterfly

mountain
butterfly
missed

butterfly
meets
mountain

Die Welt ist schön

Früh kommt die Sonne.
Sie kommt von allein, man muss sie
nicht erst bitten.

Vom Tod weiss sie nichts und die nicht zu
lösenden Rätsel, an denen wir kauen,
Wirft sie hinter sich ins Blau, aus dem
kleine, weisse Wolken steigen.
Mehr will ich nicht sagen, weil es gerade
Abend ist.

Der Abend.
Lasst euch nicht beirren, es sieht nur so aus,
als ob er Fieber hat.
In Wahrheit geht er nur vom weissen Wein zum
roten über.
Na bitte.

Seine Müdigkeit steckt an.
Gewöhnlich blättert er noch ein wenig in den
Sternen und schaut sich die Bilder an.
Dann fällt ihm das Buch aus der Hand.
Ich kenne das.

Ich vergass, etwas über den Mittag zu sagen.
Breitschultrig steht er inmitten der
Feuersbrunst.
Lasst euer Geld stecken.
Die Scheine, die ihr ihm reicht, gehen sofort
in Flammen auf.
Das sieht wunderschön aus.
Er ist aber auch ohne Bezahlung zu haben.

Nun schliesse ich das Fenster, ziehe den Vorhang
vor und sage etwas über die Nacht.
Ich will sie Nadja nennen, denn so beginnt
die Hoffnung.
(Gott verzeihe mir dieses grosse Wort.)
Alle Wunder der Liebe entdecke ich auch an ihr.

Ich träumte, dass es einen Weg gibt von dir
zu mir.
Wir wollen ihn gehen in der Tiefe unserer
Einsamkeit.

Ich sage es noch einmal:
Die Welt ist schön.
Ihr braucht nicht zu verzagen.

1997

DIESER DUNKLE TRIEB nach Wahrheit redet
mir ein, dass es hinter dem Blau mehr gibt,
Als das Auge sieht.

Ich werde also nicht ganz sterben, wenn ich
erschlagen auf den Brettern liege, die so
Gut nach Harz riechen, Kiefern und Wald.

2001

Le monde est beau

Le soleil se lève tôt.
Il vient de lui-même, nul besoin
de le prier.

De la mort, il ne sait rien, et les insolubles
énigmes sur lesquelles nous nous cassons les dents,
Il les jette derrière lui dans le bleu
d'où montent de petits nuages blancs.
Je n'en dirai pas plus, car justement
le soir tombe.

Le soir.
Ne vous y trompez pas, il a seulement l'air
d'avoir de la fièvre.
En réalité il passe juste
du blanc au rouge.
Vous voyez bien.

Sa fatigue est contagieuse.
D'habitude il feuillette encore un peu dans les
étoiles en regardant les images.
Et puis le livre lui tombe des mains.
Je connais ça.

J'ai oublié de dire quelque chose de midi.
Costaud il se tient au beau milieu
de la fournaise.
Ne sortez pas vos sous.
Les billets que vous lui tendez
s'enflamment aussitôt.
C'est du plus bel effet.
Mais on peut aussi l'avoir sans rien dépenser.

Maintenant je referme la fenêtre, tire le rideau
et dis quelque chose à propos de la nuit.
Je veux l'appeler Nadja, car c'est ainsi
que commence l'espoir.
(Dieu me pardonne ce grand mot.)
Tous les miracles de l'amour, je les découvre aussi en elle.

J'ai rêvé qu'un chemin mène de toi
à moi.
Nous voulons le parcourir au profond de notre
solitude.

Je le répète une fois encore :
Le monde est beau.
Ne perdez pas courage.

1997

CE SOMBRE INSTINCT de vérité me persuade
qu'il se cache derrière le bleu
Plus que l'œil n'aperçoit.

Je ne mourrai donc pas complètement quand je
serai couché écrasé sur les planches qui
Sentent si bon la résine, le pin et la forêt.

2001

MIT EINEM FAUSTSCHLAG zertrümmere ich den HRADSCHIN
reisse die Brücken ein trete die Moldau zu

aus aus aus

SIE HABEN JAN P. GETÖTET!
ER WAR MEIN FREUND
SIE HABEN IHN MIT BENZIN ÜBERGOSSEN
MAN STELLE SICH VOR MIT BENZIN
SIE HABEN IHN BEI LEBENDIGEM LEIB
VERBRANNT

Um ihn habe ich alle meine Tränen verloren mehr
als ich hatte
Ich greife mir die Wolken wie sie gerade kommen
auch wenn sie noch so schäbig sind knete sie
Zu Granit der euch in die Mangel nehmen der mit
euch reden wird

BRENNENDE VÖGEL TANZEN UM DEIN HERZ
AUF SCHWARZEN ROSEN KLETTERN SIE
IN DEN HIMMEL DER SEINE ZUGBRÜCKEN
FALLEN LÄSST

Über dem WENZELS-PLATZ hängt die Trauer aus der
eine verkohlte Sonne fällt
Ich greife mir alle Blitze die je durch Böhmen gejagt
scharre die Hussiten aus ob sie wollen oder nicht
Ein ganzes Heer
Sie wissen wie man mit euch fertig wird
Sie haben meinen Freund verbrannt wie konnte das
geschehen
Kein Heiliger rührte sich und kein Engel langte
nach dem Schwert

DIE STEINE KRÜMMEN SICH VOR SCHMERZ
MEIN GOTT MIR WERDEN DIE WORTE
SCHWARZ IM MUND WENN ICH DICH
PREISEN SOLL

1993

DIE SONNE REISST SICH LOS

Windstöße fegen durch den Abend und
wirbeln die Schatten auf.
Alles verwandelt sich in eine dunkle Blüte,
die ihren bitteren Saft verströmt.

Bleib stehen, Leben.
Ich will wissen, was es mit dir auf sich hat.

Schick mir einen Brief, ein Blatt, auf dem
dein Name steht, von dir selbst
Geschrieben.

2003

ICH SCHREIE NICHT mordio wie die Anarchisten
und die Tulpenzwiebeln in meinem Hirn sind
Keine fliegenden Inseln, die von
Strassenpolizisten aufgesammelt werden.

Die alten Portugiesen mit ihren bizarren
Rockaufschlägen regierten die Welt von einem
Balkon aus und schickten mit abgewandten Augen
ihre Wracks in die Weltmeere, um aus den
Gründen der Ozeane neue Kontinente zu fischen.

Ich bleibe allein mit meiner Verwirrung, wenn es um
die Probleme des Satzbaus geht, die grösser sind
Als die der Liebe.

Träge wie das Krokodil auf meinem Lacoste-Hemd,
auch nicht gerade ein Vasco da Gama, brüte ich
Vor mich hin, wohlwissend, dass gleich beim ersten
Federstrich alle vier Wände wanken, das
Ganze Alphabet.

Literatur, oh je.

2005

D'UN COUP DE POING je fracasse le HRADSCHIN
démolis les ponts bouche la Moldau d'un coup de pied

c'est la fin la fin la fin

ILS ONT TUÉ JAN P. !
C'ÉTAIT MON AMI
ILS L'ONT ASPERGÉ DE BENZINE
RENDEZ-VOUS COMPTE DE BENZINE
ILS L'ONT BRÛLÉ
VIVANT

Pour lui j'ai versé toutes mes larmes
davantage que je n'en avais
J'attrape les nuages comme ils viennent
si minables soient-ils je les malaxe jusqu'à
En faire du granit qui vous cuisinera qui aura
deux mots à vous dire

DES OISEAUX EN FEU DANSENT AUTOUR DE TON CŒUR
ILS GRIMPENT SUR DES ROSES NOIRES
JUSQU'AU CIEL QUI LAISSE TOMBER
SES PONTS-LEVIS

Sur la PLACE VENCESLAS pend le deuil d'où
tombe un soleil carbonisé
J'attrape tous les éclairs qui ont jamais parcouru la Bohême
je fais sortir les Hussites qu'ils le veulent ou non
Toute une armée
Ils savent comment en finir avec vous
Ils ont brûlé mon ami comment cela a-t-il pu
arriver
Aucun saint n'a bougé aucun ange n'a mis
la main à l'épée

LES PIERRES SE TORDENT DE DOULEUR
MON DIEU MES MOTS SE FONT
NOIRS DANS MA BOUCHE QUAND JE DEVRAIS
TE LOUER

1993

LE SOLEIL SE DÉTACHE

Des rafales balaient le soir et font
tourbillonner les ombres.
Tout se transforme en une sombre fleur
qui répand sa sève amère.

Reste ici, vie.
Je veux savoir ce que tu réserves.

Envoie-moi une lettre, une feuille, sur laquelle
il y a ton nom, inscrit
de ta main.

2003

JE NE CRIE PAS mordio comme les anarchistes
et les bulbes de tulipe dans mon cerveau ne sont
Pas des îles volantes que ramasse
la police routière.

Les anciens Portugais avec leurs drôles
de revers gouvernaient le monde du haut d'un
Balcon et envoyaient en détournant les yeux
leurs épaves dans les mers du monde, pour pêcher
Au fond des océans de nouveaux continents.

Je reste seul avec mon désarroi, quand il en va
des problèmes de la syntaxe, qui sont plus grands
Que ceux de l'amour.

Flemmard comme le crocodile sur mon polo Lacoste,
et pas vraiment non plus un Vasco da Gama, je rumine
Ne sachant que trop bien qu'au premier trait de plume
les quatre murs se mettront à trembler,
L'alphabet tout entier.

Littérature, mon dieu.

2005

Aare, mein Fluss, vom Mond gesehen

Es rinnt eine silberne Ader
über die Schuppenhaut des Planeten
verbindet den Gletscher
mit der kleinen Stadt
und dem Meer.

Meine Tränen sind Salzwasser
mein Herz eine Quelle.

Oxford

Ein Buchladen mit Selbstservice
eine Lady stöbert durch Weihnachtskarten
a penny cheaper in August
mein Kopf voller Linien
I lean my back to paperbacks
Nahrung fürs Leben
Penguin's Selection
I open modern poetry
& a bigbreasted girl
slips under my sheets...
dies muss ein sehr privates Buch sein.
Es ist schlicht zu heiss dafür heute.

Drei Lyrikerinnen in Carcavelos

Fiama Hasse Pais Brandão
und Maria Teresa Dias Furtado
und Claudia Maria Storz Nichtsnutz
sitzen im Garten Eden
an der Rua Saudade.

Der Hund heisst Rose
die Katze Gänseblümchen
und alle vertragen sich mit den Paradiesvögeln.

Fiama hat gepflanzt
Teresa hat Wasser gegeben
und Claudia Nichtsnutz
erntet doch.

Die gezählten Tage

Das starke Gefühl
dass meine Tage gezählt sind
macht mich so aufmerksam
und so süchtig.
Doch alle
die um sich werfen
mit Zeit und Kraft
sie stürmen mein Haus
und verstehen nicht
wenn ich sie ausschliesse.

Gesundschumpfen

Mein Leben ist mir
eine Nummer zu gross.
Verstünde ich mich bloss
aufs Gesundschumpfen.

Als Kind habe ich
jede zweite Woche gefehlt.
Bis heute bin ich
auf der Suche nach Zusammenhängen.

Mit einem Bein fest im Leben
versuch ich
mit dem andern
noch aufzusteigen.

Trotzdem

unsere Leiber
werden durch das Stundenglas gezogen
Sand schmirgelt
am Flaum der Haut.
Die Seele
reckt ihren Pinsel
und kleckert
farbige Tupfer auf den Geist.

arte povera

Wörter mögen mich retten
über dieses Leben hinweg
schweres Brot, ein Scheit Holz
in Kälte und Einsamkeit.

Wörter mögen arm sein
objets trouvés, arte povera
gefunden am Weg
durch diese Welt.

Rufe
euphorisch, amorph
roh, frisch gewetzt
an Trauer und Begeisterung.

Kassiber
verschoben, verschlüsselt
zwischen dir und mir
in Geheimnis und Sehnsucht.

Wasser
Durst zu stillen und zu
spiegeln den Strom
seichte Stellen und Wogen.

Wörter wollen viele sein
weil ich nicht stumm bin
weil mein Blut warm ist
und mich viel anrührt.

Wörter schreiben mich wach
sind Pathos, Peinliches, Provoka-
tives
da ich probiere
bin keine Puristin.

L'Aar, ma rivière, vue de la Lune

Il coule une veine argentée
sur les écailles de la planète
reliant le glacier
à la petite ville
et à la mer.

Mes larmes sont eau salée
mon cœur une source.

Les jours comptés

Le sentiment puissant
que mes jours sont comptés
me rend si attentive
et si avide.
Mais tous ceux
qui jettent en tous sens
leur temps et leurs forces
assaillent ma maison
et ne comprennent pas
que je les exclue.

Pourtant

nos corps
passent à travers le sablier
les grains polissent à l'émeri
le duvet de la peau.
L'âme
tend son pinceau
et dépose
des points de couleur sur l'esprit.

Oxford

Une librairie en self-service
une lady farfouille dans les cartes de Noël
a penny cheaper in August
ma tête pleine de lignes
I lean my back to paperbacks
nourriture pour la vie
Penguin's Selection
I open modern poetry
& a bigbreasted girl
slips under my sheets...
cela doit être un livre très privé.
Il fait tout simplement trop chaud
[pour cela aujourd'hui.

Rétrécir sagement

Ma vie est une taille
trop grande pour mon corps.
Si seulement je savais
rétrécir sagement.

Petite je manquais
une semaine sur deux.
Et aujourd'hui encore
je recherche les liens entre les choses.

Un pied solidement
ancré dans l'existence
avec l'autre j'essaie
de m'élever encore.

arte povera

Il se peut que les mots me sauvent
au-delà de cette vie
pain durement gagné, une bûche
dans le froid et la solitude.

Il se peut que les mots soient pauvres
objets trouvés, arte povera
trouvés sur le chemin
qui traverse ce monde.

Cris
euphoriques, amorphes
bruts, aiguisés à neuf
par le deuil et l'enthousiasme.

Biffetons
refilés, codés
entre toi et moi
en secret et désir.

Eau
pour éteindre la soif
et pour refléter le courant
des lieux et des flots bas.

Les mots veulent être nombreux
parce que je ne suis pas muette
parce que mon sang est chaud
et beaucoup de choses me touchent.

Les mots écrits me maintiennent en éveil
ils sont pathos, pétrin, provocation
parce que j'expérimente
je ne suis pas une puriste.

Trois poétesses à Carcavelos

Fiama Hasse Pais Brandão
et Maria Teresa Dias Furtado
et Claudia Maria Storz Bonnarien
sont assises au Jardin d'Eden
à la Rua Saudade.

Le chien s'appelle Rose
et le chat Pâquerette
et tous s'entendent avec les oiseaux de paradis.

Fiama a planté
Teresa arrosé
et Claudia Bonnarien
récolte.

Traum-Brücke

Die Brücke war ins Meer hinaus gebaut,
Unendlich reihten sich die schwarzen Bohlen,
Im halben Lichte glitt ich traumvertraut
Hinüber leicht mit unbewegten Sohlen.

Der Sichelmond aus Glas, des Lichtes bar,
Am bleichen Himmel zog, auch er auf leisen
Und sanft gebundnen Füßen, glanzlos klar,
Mir folgend in den fernen Luftgeleisen.

Und neben mir war Einer, stumm und groß,
Wie lächelnd ohne Mund und Blick der Augen,
Ich sah ihn nicht und wußte doch mein Los
Beschlossen streng in seines Atems Saugen.

Vorüber schwangen weit die Brückenbogen,
Ich aber schwebte fort gedächtnisleer,
Von unfaßbaren Händen nachgezogen
Traum-Ewigkeiten-lang von Meer zu Meer...

Bis aus den regungslosen Fluten glomm
Das Insel-Land, – da sprach am Sternenstrande
Der jäh erkannte, schöne Fremde: Komm...
Und löste, Aug in Aug mit mir, die Bande.

Tiré de Bann und Flug, 1956 / orte n° 169, 2012

Vor-Vorfrühling

Am Nachmittag sammle ich Fallholz,
mache an nackter Rinde
Schwellungen aus,
winzige Pusteln,
Punkte der Hoffnung,
fällt mich frontal
Polarluft an.

Umgehe nachts die vom Spätmond
versponnenen Bäume,
den Spiegel aus Eislicht der den Teich versiegelt;
suche fernoben
im kalten Gestirn meine Toten,
bevor ein finsterer Fisch
sich einverleibt den Trabanten,
eine Bö die Seelen
zerstreut.

Tiré de Das späte Erkennen der Zeichen, 2010 / orte n° 169, 2012

Liebesgedicht

Zwei grüne Blätter, zwei rote.
Miteinander wachsend zwei Bäume.

Das gemeinsame Leben als Weg
durch Feuer und Wasser,
sich anverwandelnd Profile,
Wolken; ihre Verschmelzung.

Eden in der Kugel aus Glas.

Sternbedeckung.
Nebeneinander zwei Hügel,
die sich durchrankenden Büsche.

Fern die Vögel. Zwei weisse Vögel,

Himmel aber ist nur einer.

Tiré de Freiheit der Nacht, 1981 / orte n° 169, 2012

Pont de rêve

Le pont était bâti jusque loin dans la mer,
A l'infini s'alignaient noirs les madriers,
Confiante je glissais dans la pénombre en rêve
Vers l'autre bout légère sans mouvoir mes pieds.

Vitreux et sans lumière le croissant de lune
Parcourait le ciel blême, et lui aussi avait
Le pas feutré doucement entravé, luisant
Sans éclat, me suivant sur les rails aériens.

Et à côté de moi Quelqu'un, grand et muet,
Comme souriant sans bouche ni regard des yeux,
Je ne le voyais pas mais savais que mon sort
Était scellé dans l'aspiration de son souffle.

Les arches s'élançaient au large devant moi
Mais je continuais de flotter sans mémoire,
Entraînée au loin par des mains insaisissables
D'une mer à l'autre pour l'éternité du rêve...

Jusqu'à ce que rougeoie hors des flots immobiles
L'Ile-Pays – alors sur la plage étoilée
Soudain reconnu, le bel étranger dit: Viens...
Avant de délier, yeux dans les yeux, mes liens.

Avant-avant-printemps

L'après-midi je ramasse du bois mort
et palpe sur l'écorce nue
des renflements,
minuscules boutons,
taches d'espoir,
sous l'assaut frontal
de l'air polaire.

Je contourne de nuit les arbres
enrobés par le clair de lune,
le miroir de lumière glacée scellant l'étang ;
je cherche tout là-haut
dans l'astre froid mes morts,
avant qu'un poisson ténébreux
n'avale le satellite,
qu'une rafale ne disperse
les âmes.

Poème d'amour

Deux feuilles vertes, deux rouges.
Poussant ensemble, deux arbres.

La vie commune tel un chemin
à travers le feu et l'eau,
profils qui s'apparentent,
nuages ; leur fusion.

Eden dans la boule de verre.

Occultation d'étoiles.
L'une à côté de l'autre deux collines,
buissons entrelacés.

Loin, les oiseaux. Deux oiseaux blancs,

mais un seul est le ciel.

“Aber dem, der einmal draußen ist,
wird die Erde zum Hellen und der
Himmel schwarz.”

Elias Canetti

In eigener Sache

In Weiß. Immer das Toten-, das Brautkleid.
Die Hand an der Wange,
halbgeschlossen die Lider,
lauscht sie der anderen Stimme,
sie selbst, sagt sie, möchte lieber nicht reden,
zu oft gestorben, zu viel gelebt,
es komme, sagt sie, eine Zeit,
da man nur noch mit sich
zu sprechen wage, zu schweigen,
schriftlich, sozusagen, und meist in Fragen.

Nichts hat sie so jäh,
tief und andauernd erfreut
wie die Eitelkeiten der Erde:
das Trachten der Kunst, die Schönheit des Menschen,
Landschaften, ihre Linien und Farben,
blaue Blumen, rote Wolken. Musik.
Die Rituale des Lichts, seine Spiele auf Abruf,
das Frieseln und Schauern im Schatten
nach dem Buckeln und Kauern
unter steiler Sonne,
die Herzwärme von Kacheln,
wenn der Eissturm tobte –
und die unendlichen
Schwanenzüge des Schnees.

Geliebt hat sie die Liebe,
auch ihre Schmerzen,
das Verlorengeln im Geliebten,
um sich wiederzufinden
in einer andern Spirale
dessen, was sich da abspult
als Leben.

Falls sie aus der Asche
auffliegen sollte,
will sie mit den Schwänen
zur Erde zurück.

Tiré de *Schweigeminute*, 1988 / *orte* n° 169, 2012

Phasen

Es gibt ein Licht in der Dämmerung,
das glimmt auf den Zweigen wie Schnee,
Muschelinneres der Himmel,
wo er die Erde umfasst.

Die erste Sichel, die zweite.
Wenn die Kugel voll ist,
ändert das Wetter,
die Nacht trübt ein
und die Flut verebbt.

Es gibt ein Licht in der Nacht,
das wartet, solange wir es suchen.

Tiré de *Langsamer Satz*, 2002 / *orte* n° 169, 2012

« Mais pour celui qui en est sorti,
la terre devient claire et le ciel noir. »

Elias Canetti

En matière personnelle

En blanc. Toujours la robe des morts, celle des noces.
La main sur la joue,
les paupières mi-closes,
elle écoute la voix des autres,
elle-même, dit-elle, préfère ne pas parler,
trop souvent morte, ayant vécu trop de choses,
il vient un temps, dit-elle,
où l'on n'a plus le courage que de
se parler seule,
par l'écriture, pour ainsi dire, et plutôt par questions.

Rien ne lui a donné de joie plus aiguë,
profonde et durable
que les vanités de la terre :
aspirations de l'art, beauté des hommes,
paysages, leurs lignes leurs couleurs,
fleurs bleues, nuages rouges. Musique.
Les rituels de la lumière, ses jeux sur appel,
frémir et frissonner dans l'ombre
après qu'on fut accroupi, courbé
sous le soleil abrupt,
la chaleur des faiences comme d'un cœur
tandis que rugissaient les tempêtes de glace –
et la neige, ses vols de cygnes infinis.

Elle a aimé l'amour,
et même ses souffrances,
se perdre dans l'aimé
pour se retrouver
dans une autre spirale
de ce qui se déroule là
et qui est vie.

Dût-elle jamais
rejaillir de la cendre,
elle veut revenir à la terre
avec les cygnes.

Traduction de Monique Laederach parue dans
Minute de silence, L'Aire, 1991

Phases

Il est une lumière au crépuscule
qui luit sur les branches comme de la neige,
un coquillage ouvert, le ciel,
lorsqu'il tient embrassé la terre.

La première faucille, la deuxième.
Quand la sphère est pleine,
le temps change,
la nuit se voile
et la marée décroît.

Il est une lumière dans la nuit
qui veille tant que nous la cherchons.

Traduction de Marion Graf parue dans
Mouvement lent, Editions d'en bas, 2008

Auf die Welt gekommen

Fünf Versuche

I

Wohlbehalten ist die Besatzung der russischen Raumstation Mir im vergangenen Juni in einer von Fallschirmen gebremsten Sojus-Kapsel auf der Erde gelandet. Die beiden Kosmonauten setzten in der Steppe von Kasachstan auf, nachdem sie über zwei Monate im All verbracht hatten. Rettungsleute montierten die erschöpften Kosmonauten samt Sitzen aus ihrer Kapsel heraus und trugen sie zu einem bereitstehenden Hubschrauber.

Das Pressebild von Alexander Nemenov liegt seit vergangenem Sommer auf meinem Tisch, hin und wieder ist es zwischen andere Papiere geraten, aber nie ganz verschwunden.

In seinem weissen Weltraumanzug mit blauen Streifen, die Schlauch- und Kabelanschlüsse sind gekappt, sitzt der zurückgekehrte Astronaut da. Er ist noch nicht ganz von dieser Welt, ist müde, bleich und schaut neckisch aus seinem aufgeschraubten Plexiglashelm heraus nach seinem Kollegen, der schon aus dem Bild getragen worden ist.

Auf einer Art von Stahlrohrstuhl wird er von zwei jungen Männern ohne Kopfbedeckung sorgfältig übers kurze Steppengras gehievt. Der eine der beiden Helfer trägt eine militärische Tarnjacke, der andere ein dunkles Overall mit farbenfrohem rundem Abzeichen am rechten Oberarm, das vermutlich mit seiner "Raumfahrtszugehörigkeit" zu tun hat. Hinter ihnen steht verdeckt ein weiterer Mann, von ihm sieht man nur seine kritisch dreinschauendes Gesicht, er trägt einen blauen Uniform-Schnitt auf dem Kopf und vermutlich die Verantwortung. Hinter dieser Gruppe kommt in hellblauem Baumwollgewand noch ein weiterer Mann übers Feld, er sieht so aus, wie man sich landläufig einen Psychiatriepfleger vorstellt, macht Pausbacken, stösst Luft aus dem Mund: "Es ist vollbracht!", sieht man ihn denken. Auf dem Kopf trägt er die gescheckte Gefechtsmütze, die besser zum Anzug des einen Trägers passen würde.

Zwischen den fünf Menschen und dem tiefen, schnurgeraden Horizont dahinter steht am rechten Bildrand ein schwerer Hubschrauber mit müden Rotorblättern, auf der anderen Bildseite liegt die kleine Weltraumkapsel, ein geknacktes Kuckucksei, an dem sich noch ein Blaumann zu schaffen macht, er dreht uns den Rücken zu.

Aber an diesem ganzen kasachstanischen Arrangement hat letztlich nichts so sehr meine Aufmerksamkeit erregt und mich berührt wie die Tatsache, dass unser Kosmonaut von seinen Helfern, um ihn vor aller Unbill auf Erden zu schützen, in ein warmes, weiches Tierfell eingeschlagen worden ist. – Wie jener Neugeborene auf einer Ikone der Schule von Nowgorod, der ebenfalls vom Himmel herab auf die Welt gekommen ist. Vor 2000 Jahren.

2

Die Augensäcke.
Die Lungenzüge.
Die Zigaretten hinterm Ohr
der greisen Kindergesichter:
Wir sind zu Besuch in Sarajevo,
Weihnachten 1998
Er werde jetzt endlich
nach Holland fahren
zu seinem Onkel
und bei ihm wohnen.
Nur einmal im Monat
kehre er wieder
nach Sarajevo zurück,
geschäftlich. Aber endlich
hier raus aus dem Heim
für kriminelle Kinder & Jugendliche,
raus aus der verstörten Stadt,
sagt der Halbwüchsige und legt
dem kurzsichtigen Kleinen neben ihm
den Arm um die Schulter, väterlich,
während ihn ein anderer Knabe
mit wachen, blauen Augen
im bleichen Gesicht, von hinten
ins Ohr kneift. – Ermin wird
als Drogenkurier reisen.
Er wird in Holland nicht
auf die Welt kommen.
Er ist schon da. Und wir
stehen dabei.

Venus au monde

Cinq tentatives

I

L'équipage de la station Mir a atterri sain et sauf, en juin dernier, dans une capsule Soyouz freinée par des parachutes. Les deux cosmonautes se sont posés sur la steppe du Kazakhstan après plus de deux mois passés dans l'univers. Des sauveteurs ont extrait de leur capsule les cosmonautes épuisés dans leurs sièges et les ont portés jusqu'à un hélicoptère prêt à décoller.

La photo de presse d'Alexander Nemenov est depuis l'été dernier sur mon bureau, de temps en temps elle s'est glissée entre d'autres papiers, mais sans jamais disparaître totalement.

Dans sa tenue interstellaire blanche à rayures bleues, les raccordements des câbles et des tuyaux coupés, le cosmonaute de retour est assis là. Il n'est pas encore tout à fait de notre monde, il est fatigué, livide, et jette sous son casque de plexiglas dévissé un regard espiègle à son collègue, qui a déjà été porté hors champ.

Sur une espèce de chaise en tubes d'acier, il est soulevé précautionneusement par deux jeunes gens, tous deux tête nue, au-dessus de l'herbe basse de la steppe. L'un des deux auxiliaires porte une veste de camouflage militaire, l'autre une combinaison sombre avec au bras droit un insigne rond aux couleurs vives qui a probablement à voir avec son appartenance au vol spatial. Derrière eux se tient, caché, un autre homme, on ne voit de lui que son visage au regard critique, il porte un béret bleu d'uniforme sur la tête, et probablement aussi la responsabilité. Derrière ce groupe un autre homme en habit de coton bleu ciel s'approche en traversant le champ, il ressemble à l'image qu'on se fait couramment d'un infirmier en psychiatrie, gonfle les joues, expire par la bouche : « Tout est accompli ! », peut-on lire dans ses pensées. Sur la tête, il porte le béret de combat couleur pie qui conviendrait mieux à la tenue d'un des porteurs.

Entre les cinq hommes et le bas horizon rectiligne dans le fond est posé au bord droit de l'image un lourd hélicoptère aux pales fatiguées, à l'autre extrémité gît la petite capsule spatiale, œuf de coucou cassé sur lequel un homme en bleu se donne encore du mal, il nous tourne le dos.

Mais dans tout cet arrangement kazakh rien, en fin de compte, n'a autant attiré mon attention et ne m'a autant touché que le fait que notre cosmonaute, pour le protéger de toute iniquité sur terre, a été enveloppé par ses auxiliaires dans une chaude et souple peau de bête. – Tout comme ce nouveau-né sur une icône de l'école de Novgorod, qui lui aussi est venu au monde en descendant du ciel. Il y a 2000 ans.

2

Les poches sous les yeux.
La fumée avalée.
Les cigarettes derrière l'oreille
des visages d'enfants vieux :
Nous sommes en visite à Sarajevo,
Noël 1998.
Maintenant il va enfin
partir pour la Hollande
pour retrouver son oncle
et habiter chez lui.
Juste une fois par mois
il reviendra à Sarajevo,
pour affaires. Mais enfin
sortir d'ici, de ce foyer
pour enfants & jeunes délinquants,
sortir de cette ville en ruines,
dit l'adolescent en posant
sur les épaules du petit myope à ses côtés
un bras paternel, tandis
qu'un autre garçon, les yeux vifs,
bleus dans un visage blême
lui pince l'oreille par derrière.
– Ermin fera la mule.
Il ne viendra pas au monde
en Hollande.
Il est déjà là. Et nous
restons présents.

3

Nie durften wir die Elefanten führen, die Kamele blieben uns verwehrt, aber immerhin die Ponies oder der störrische Esel, sie gingen an unserer Hand. Und an der Hand fremder, dunkelhäutiger Männer tänzelten die Araberhengste dorfabwärts. Alle Tiere waren im Schwick aus den Güterwagen geladen. Über Nacht war im Nachbardorf eine Welt auf die Welt gekommen, in die wir einzogen mit Pauken und Trompeten: Das Zirkusorchester probte.

Eigentlich hatte ich es ja von meinem ersten Zirkusbesuch an schon gewusst, dass es einmal so kommen würde, und dass ich dabei sein würde, wenn es soweit wäre. Wozu sonst geht man denn in den Zirkus und nicht in einen Zirkusfilm oder führt sich lediglich den Galaabend aus Montecarlo am Samstagabend per TV zu Gemüte, wenn nicht in der geheimen Hoffnung, dass das Entsetzliche endlich geschehe. Vor unseren Augen. Jetzt.

Und das Orchester spielt tatsächlich weiter, wie es sich auch in solchen Fällen gehört. Es begleitet unser unsägliches Erschrecken – denn auf das Entsetzliche, auch wenn wir es während Jahrzehnten erwartet haben, sind wir nie wirklich vorbereitet. Die langsame Melodie der Musikanten deckt das leise Wimmern der aus dem Zelthimmel in die Manege herabgestürzten Trapezistin mit ihrem weichen Mantel zu. Die Künstlerin wird auf ein Brett geschoben und aus dem Sägemehl hinausgetragen. Unter den Zirkusbänken beginnt es schlagartig zu nachten.

Der harte, schwere Aufschlag dieses eben noch schwere losen Frauenkörpers hat in Sekundenschnelle alles Leichte ausser Kraft gesetzt, grob, verletzend, tödlich. – Nein, so hatte ich es mir nie vorgestellt, darauf kann einfach niemand gefasst sein:

Im Gegenteil, ich hatte, das wurde mir erst jetzt auf Anhieb klar, stets “nur” auf ein Wunder gehofft, ihm hätte ich beiwohnen wollen mit Haut und Haaren. Hätte mit eigenen Augen sehen mögen, wie das golden glitzernde, göttliche Wesen aus der dunkelblauen Zeltkuppel herabtaumelt Richtung Erde, um sich dann im letzten Augenblick und noch unmittelbar vor der Berührung mit dem staubigen Sägemehlteppich in schnellem Streifflug über die Sperrsitze und Balustraden, die roten, ansteigenden Stuhlreihen, über die offenen Mäuler, erschrockenen Augenpaare und die profane Schwerkraft unseres Planeten hinwegzuheben. Aus dem heissen Zelt hinaus. Dem gemeinen Tod ein Schnippchen schlagend.

(Tags darauf stand dann in der Zeitung zu lesen: “Bei der Abendvorstellung des Circus Medrano stürzte die 25-jährige Trapezkünstlerin Diana aus rund vier Metern Höhe in die Tiefe und blieb in der Manege liegen. Sie hatte Glück im Unglück und erlitt bei ihrem Sturz keine schweren Verletzungen, wie die eingehenden Untersuchungen im Kantonsspital ergeben haben. Heute Abend kann Diana mit ihrem Partner Florin bereits wieder aufs Trapez steigen und die Besucherinnen und Besucher mit ihren Darbietungen erfreuen.”)

4

Zwei Knaben tragen einen verwundeten Engel vorbei. Er sitzt nach vorn gebeugt auf einer einfachen Holztrage im weissen Kleid, das leicht über den Boden schleift. Der Engel ist barfuss, hat blondes, langes Haar und einen verletzten Flügel, eine weisse Binde deckt ihm die Augen zu. Was ist diesem jungen himmlischen Wesen – mehr Frau als Mann, mehr fliegende Nymphe als Frau mit einem kleinen Blumensträusschen in der rechten Hand – nur zugestossen, unverletzbar, wie wir uns die Engel bis anhin doch vorgestellt haben?

Wie ist dieser Engel überhaupt auf die Welt gekommen? Die beiden Buben in ihren bäurischen Kleidern wissen es auch nicht. Sie haben den Engel nur gefunden, auf dem Feld, haben ihren Augen zuerst nicht getraut und tragen ihn jetzt heim mit grossem Ernst im Gesicht. Sie wissen noch immer nicht recht, wie ihnen geschieht. Der Horizont zu ihrer Rechten erinnert ein wenig an Kasachstan, das wir schon kennen. Aber das Bild ist von Hugo Simberg gemalt worden, um die vorletzte Jahrhundertwende in Skandinavien.

Mitte der achtziger Jahre ist es mir erstmals begegnet im Ateneum in Helsinki. Ich habe es nicht mehr vergessen seither, auch wenn ich die schweren Schuhe der Knaben grösser in Erinnerung behalten habe, als sie tatsächlich sind. Mir kam es vor, als stapften sie in den zu weiten Stiefeln ihrer Väter durchs abgeweidete, braune Grasland – und als niste eine fremde, unbegreifliche Schuld im Nacken der beiden Kinder. In ihrer Mitte der traurige Engel.

Ende der neunziger Jahre ist mir diese eigenartige Dreifaltigkeit unverhofft wieder begegnet auf einem Buchumschlag. Abschied vom 20. Jahrhundert. Ein Lesebuch heisst der Titel des Werkes: Noch immer tragen die beiden Kinder den gefallenen Engel weiter. Durch alle Strassen der Welt.

5

Der Mensch stürze die Mauern um, um sich seiner Freiheit zu vergewissern. Und liege dann wie eine geschleifte Festung da, die sich zu den Sternen hin öffne. “Jetzt aber beginnt die Angst vor dem Nichts.”

Der das sagte und gegen sein Lebensende hin mit eher finsternen Augen auf die ihn umgebende Welt schaute, hiess Antoine de Saint-Exupéry, Schriftsteller und Pilot. Er wäre in diesem Jahr hundert Jahre alt geworden, hätte er nicht bereits 1944 von Korsika aus unbedingt zu einem Aufklärungsflug ins Rhonetal starten wollen, von dem er nie mehr zurückkehren sollte.

“Ich habe genug von mir. Ich fühle mich in mir eingesperrt”, hat der Dichter des Petit Prince noch kurz vor seinem letzten Flug an seine Cousine geschrieben. Und er fügte hinzu: “Es ist nun wirklich an der Zeit, auf die Welt zu kommen.”

3

Nous n'avons jamais pu conduire les éléphants, les chameaux nous sont restés défendus, mais du moins les poneys ou l'âne têtus, nous avons pu les mener à notre main. Et à la main d'hommes étrangers à la peau sombre, les étalons arabes sont descendus en piaffant à travers le village. Tous les animaux ont été déchargés en un tournemain du wagon marchandises. Du jour au lendemain, dans le village voisin, un monde était venu au monde, et nous y entrions avec tambours et trompettes : l'orchestre du cirque répétait.

Je le savais en fait depuis ma première visite au cirque : que cela arriverait un jour, et que je serais là quand cela arriverait. Pourquoi donc va-t-on au cirque plutôt que d'aller voir un film de cirque ou simplement de savourer le samedi soir à la télé la soirée de gala de Monte Carlo, si ce n'est dans le secret espoir que l'horrible enfin se produise. Sous nos yeux. Maintenant.

Et l'orchestre continue effectivement de jouer, comme il se doit dans ces cas-là. Il accompagne notre indicible effroi : car à l'horreur, même si nous l'avons attendue des décennies durant, nous ne sommes jamais vraiment préparés. La lente mélodie des musiciens recouvre de son doux manteau les légers geignements de la trapéziste tombée sur la piste depuis le ciel du chapiteau. L'artiste est poussée sur une civière et portée loin de la sciure. Et sous les bancs du cirque la nuit tombe d'un coup.

Le choc dur et lourd de ce corps de femme encore en apesanteur l'instant d'avant a rendu en une fraction de seconde tout ce qui était léger sans effet, grossier, blessant, mortel. – Non, je ne me l'étais jamais représenté ainsi, personne ne peut simplement s'attendre à cela. Au contraire, j'avais toujours, cela ne m'est soudain apparu clairement qu'à l'instant, espéré « juste » un miracle, j'aurais pu y assister corps et âme. J'aurais pu voir de mes propres yeux la créature divine, brillante et dorée descendre en chancelant de la coupole bleu foncé du chapiteau en direction de la terre pour, au dernier moment et juste avant de toucher le poussiéreux tapis de sciure, en un rapide vol rasant au-dessus des premières places et des balustrades, des rangées successives de sièges rouges, des bouches ouvertes, des paires d'yeux effrayés et de la pesanteur profane de notre planète, remonter dans les airs. Hors de la tente surchauffée. En faisant la nique à la méchante mort.

(Le lendemain, on pouvait lire dans le journal : « Lors de la représentation du soir du Cirque Medrano, la trapéziste Diana, 25 ans, est tombée d'environ quatre mètres de haut et est restée sur la piste. Elle a eu de la chance dans son malheur et n'a subi aucune blessure grave dans sa chute, comme l'ont montré les examens approfondis effectués à l'Hôpital cantonal. Ce soir, Diana et son partenaire Florin pourront déjà remonter sur le trapèze et réjouir spectatrices et spectateurs par leur numéro. »)

4

Deux garçons passent, portant un ange blessé. Il est assis, penché en avant, sur une simple civière de bois, dans une robe blanche qui effleure le sol. L'ange est nu-pieds, il a de longs cheveux blonds et une aile blessée, un bandeau blanc lui recouvre les yeux. Qu'est-il donc arrivé à cette jeune créature céleste – plus femme qu'homme, plus nymphe volante que femme tenant un petit bouquet de fleurs dans sa main droite –, invulnérable comme nous nous étions jusqu'ici toujours représenté les anges ?

Comment cet ange est-il même descendu sur Terre ? Les deux garçons dans leurs habits paysans ne le savent pas non plus. Ils ont juste trouvé l'ange, dans le champ, n'en ont d'abord pas cru leurs yeux et maintenant ils le ramènent à la maison chez eux, un grand sérieux inscrit sur leur visage. Ils ne savent toujours pas ce qui leur arrive au juste. L'horizon à leur droite rappelle un peu le Kazakhstan que nous connaissons déjà. Mais le tableau a été peint par Hugo Simberg en Scandinavie, vers l'avant-dernier tournant du siècle.

C'est au milieu des années 80 que je l'ai rencontré pour la première fois, à l'Ateneum d'Helsinki. Je ne l'ai plus jamais oublié depuis, même si dans mon souvenir les lourds souliers des garçons étaient un peu plus grands qu'ils ne le sont en fait. Ils me donnaient l'impression d'avancer péniblement dans les bottes trop grandes de leurs pères, sur la prairie brune à force d'être broutée – et comme si une faute étrangère, insaisissable, se nichait dans le dos des enfants. Entre eux deux, l'ange triste.

A la fin des années 90, cette étrange trinité est de nouveau tombée à l'improviste sous mes yeux, sur la couverture d'un livre. « Adieu au XX^e siècle. Un livre de lecture » en est le titre : les deux garçons continuent encore de porter l'ange tombé du ciel. Sur toutes les routes du monde.

5

L'homme « renverse les murs pour s'assurer la liberté, mais il n'est plus que forteresse démantelée et ouverte aux étoiles. Alors commence l'angoisse qui est de n'être point. »

Celui qui a dit cela et qui vers la fin de sa vie portait un regard sombre sur le monde environnant s'appelait Antoine de Saint-Exupéry, écrivain et pilote. Il aurait eu 100 ans cette année, s'il n'avait pas tenu absolument à entreprendre en 1944, depuis la Corse, un vol de reconnaissance dans la vallée du Rhône dont il devait ne jamais revenir.

« J'en ai assez de moi. Je suis très en prison en moi-même », a encore écrit à sa cousine l'auteur du Petit Prince peu avant son dernier vol. Et il ajoutait qu'il était temps de naître.

Für S.

Seit fünf Uhr fällt Regen
der Horizont macht
kein Aufhebens
von sich.

Überhaupt braucht
ein Liebesgedicht
gar kein Wetter
Liebste.

Tiré de Werkausgabe, vol. 1, 2011 / orte n° 190, 2016

Lucie (on earth)

Es war am Abend des 2. Septembers, als wir zu zwei neuen Namen kamen, nachdem wir uns doch während eines Vierteljahrhunderts vor jeglichen Kose-, Kurz- und sonstigen Übernahmen sorgsam in Acht genommen hatten.

Ich schwöre es, nie haben wir Schatz gestöhnt, auch auf Reisen nicht, wo sich einem Darling oder Amore ja schon wie von selbst auf die Zunge legen. Und nie standen wir als Bärchen oder Maus vor unseren heranwachsenden Kindern da.

Aber als Lucie fünfzig Jahre alt wurde, brach in unserem Garten ein Ast von der Weide. Wir machten Kleinholz daraus und traten wieder ins Haus. – Spät nachts erst sprach Lucie dann von einem "Zeichen". Sie stand bewegungslos vor dem Spiegel, die Nachtcreme in der linken, die rechte Hand auf ein paar Falten am Hals. Ich wartete die Spätnachrichten ab, Lucie insistierte.

Oh, Mädchen, Mädchen, näselte ich selbstvergessen aus dem halbdunklen Wohnraum ins erleuchtete Badezimmer hinaus. Zugegeben, vielleicht war ich ein wenig betrunken, sicher aber vom aufrichtigen Wunsch beseelt, Lucie sozusagen fernmündlich über die Zeichen der Zeit hinwegzuträsten. Der Salbentopf traf mich genau zwischen die Augen.

Ich habe die Welt nicht erfunden, fuhr ich Lucie an, wütend, verwirrt, und drückte den kalten Fuss des Champagnerkelches auf meine schmerzende Nasenwurzel.

Das Licht ging an. Lucie stürzte sich vor meinen Füßen aufs Parkett, nackt, und sprach, als wäre es ein Mikrofon, in mein leeres Glas hinein: Ich werde dich auch noch verwüsten. Aus Liebe, Bub.

Tiré de Werkausgabe, vol. 7, 2015 / orte n° 190, 2016

Gegenlicht

Schwarzer Sinkstoff als Zustand
notiere ich in der Frühe.

Den bewaldeten Hügelzügen scheint
die Morgensonne unter die Tannenröcke.

Wenn der Tag beginnt, drücke ich
einen Handstand vor deiner Zimmertür.

Tiré de Werkausgabe, vol. 1, 2011 / orte n° 190, 2016

Kirchberg

Eine Kuh legt
der andern Kuh
den Kopf ans Euter.
Die Glocken läuten.

Aus dem Schwingbesen
der Gastgeberin steigen
Singvögel auf.

Tiré de Werkausgabe, vol. 7, 2015 / orte n° 190, 2016

Zusammen

Das Brot geteilt, die Nacht
den Blick ins dunkle
Gewässer.

Und wie jeden Morgen
die Einsamkeiten
neu vertäut.

Tiré de Werkausgabe, vol. 7, 2015 / orte n° 190, 2016

Pour S.

Depuis cinq heures il pleut
l'horizon ne fait
aucun cas
de lui-même.

Peu importe à vrai dire
pour un poème d'amour
le temps qu'il fait
ma bien-aimée.

Lucie (on earth)

C'est le soir du 2 septembre que nous en sommes arrivés à deux nouveaux noms, après nous être soigneusement gardés pendant un quart de siècle de tout petit nom, diminutif ou autre surnom.

Je le jure, jamais non n'avons gémi « chéri », pas même en voyage, là où darling ou amore viennent comme d'eux-mêmes se poser sur votre langue. Et jamais nous ne nous sommes présentés devant nos enfants grandissants en tant que nounours ou petit loup.

Mais quand Lucie a eu cinquante ans, une branche de saule s'est brisée dans notre jardin. Nous en avons fait du petit bois et sommes rentrés à l'intérieur. – Ce n'est que tard dans la nuit que Lucie a parlé d'un « signe ». Elle se tenait immobile devant le miroir, la crème de nuit dans la main gauche, la droite sur quelques rides à son cou. J'attendais le journal de minuit, Lucie a insisté.

Oh, fillette, fillette, lançai-je d'une voix nasillarde, perdu dans mes pensées, de la pénombre du séjour vers la salle de bains éclairée. D'accord, j'étais peut-être un peu éméché, mais assurément animé du vœu sincère de consoler Lucie comme par téléphone des signes laissés par le temps. Le pot d'onguent m'atteignit juste entre les deux yeux.

Ce n'est pas moi qui ai inventé le monde, engueulai-je Lucie, furieux, confus, en pressant contre la racine douloureuse de mon nez le pied froid de la coupe à champagne.

La lumière s'alluma. Lucie se jeta à mes pieds sur le parquet, nue, et parla, comme si c'était un micro, dans mon verre vide : je vais encore te démolir. Par amour, gamin.

Contre-jour

Tôt le matin je note
Etat : sédiments noirs.

Silhouette boisée des collines : le soleil
du matin brille sous leur jupe de sapins.

Au lever du jour, je viens faire
la pièce droite devant la porte de ta chambre.

Kirchberg

Une vache pose
sa tête contre la tétine
de l'autre vache.
Les cloches sonnent.

Du fouet de l'hôtesse
s'envolent
des oiseaux chanteurs.

Ensemble

Partagé le pain, la nuit
le regard dans
l'eau sombre.

Et comme chaque matin
les solitudes
amarrées à nouveau.

katalog von allem

1. der Schrecken

der erhellende Schrecken, der mich durchfuhr, als ich in der Zeitung das altbekannte Sprichwort “Hunger ist der beste Koch” und beim Weiterblättern ein Bild aus Afrika entdeckte, das mir zeigte, dass die besten Köche nicht für die Hungernden kochen.

1a.

die aus diesem Schrecken gewonnene Einsicht, wie vorschnell man Sätze nach ihrem Inhalt bewertet, ohne darauf zu achten, wer was zu wem sagt.

2. die Gehirnwäsche

die ganz beiläufige Zivilisationskritik, die Gerhard aus Mauritius bei der Rückkehr von seiner ersten Deutschstunde in Zürich gelang, als er sagte: “Das ist kein Sprachkurs, das ist Gehirnwäsche”, und meine unangenehme Ahnung, dass man tatsächlich deutsch werden muss, um deutsch sprechen zu können.

3. die Frage

die belebend uneuropäische Denkweise, mit der Gerhard den Deutschunterricht erweiterte, als er auf des Lehrers Erklärung, der Tisch (la table) sei im Französischen weiblich, im Englischen (the table) sächlich und im Deutschen (der Tisch) männlich, die Frage stellte: “And what’s the difference?”

609. das Erschrecken

die vielen bereits erlebten Formen von Erschrecken, die ich (wie Punkte einer Inventarliste) in meinem Erinnerungsvorrat abrufen musste, bis ich guten Gewissens den Satz aufschreiben konnte: Ich habe noch nie einen Mann augenfälliger erschrecken gesehen, als den einsamen Fussgänger in Mindelo, nachts um halb drei, an der Ecke von ‘Avenue der afrikanischen Einheit’ und ‘Boulevard Che Guevara’, als ich im Vorbeigehen zu ihm sagte “Gute Nacht!”

910. die Mühe

das blendend pralle Sonnenlicht über dem Eingang zum Friedhof der Freuden in Lissabon, dieses heisse Licht, durch das der alte Mann an Stöcken so zäh und gekrümmt vorwärtsschritt, als schleppe er nur mit Mühe seinen schwarzen Schatten am Boden hinter sich her.

2016 1. die Demonstration

ihre Weigerung, an einer Demonstration gegen den Krieg teilzunehmen, die Rara mit ihrer Bereitschaft begründet an einer Demo für den Frieden teilnehmen zu wollen, indem sie sagt: “Ich bin nicht gegen etwas, ich bin für das Gegenteil dessen, gegen das ich bin!”

2017. das Längenmass

die Flötistin Regula Schwarzenbach, die beim Konzert so intensiv mit ihrem Instrument verschmolzen schien, als mache sie es zum Mass aller Dinge, zum Längenmass, so, dass ich, wenn ich sie beschriebe, sagen müsste: Ihre Hand ist eineinhalb Flötenlängen vom Herz entfernt und der Tabakladen dreiundsiebzig Flötenlängen von der Haustür.

2018. der Mensch

das Gespräch über das Fremde und das Vertraute, denen wir – nicht nur auf exotischen Reisen, sondern andauernd – ausgesetzt sind, das Hugo mit seiner Feststellung vorantrieb: “Wer das Andere, das Fremde ablehnt, beschädigt sich selbst; erst wer beides, das Fremde und das Vertraute, in sich vereinigt, ist ein kompletter Mensch”,

2018 a. und die fast schon Aufruhr zu nennende Verunsicherung, die um sich griff und erst besänftigt wurde in der Formulierung: “Solange ich nur Zürcher bin, bin ich ein halber Schweizer, und solange ich nur Schweizer bin, bin ich ein halber Mensch.”

2019. der Rückspiegel

... weil das Automobil das einzige terrestrische Fortbewegungsmittel sei, das der Durchschnittsamerikaner akzeptiere, sagte mir HJR, sei klar, dass er, was vor ihm liege stets nur im Rahmen der Frontscheibe wahrnehme und, was hinter ihm liege, im Rechteckchen des Rückspiegels, und dass, den Dingen direkt gegenüber zu stehen, für ihn eine dauernde Verunsicherung sei, denn nun fehle die Warnung, die per Gesetz an allen Rückspiegeln angebracht sein muss: “Vorsicht! Die Gegenstände im Spiegel sind näher als sie zu sein scheinen!”

catalogue de tout

1. l'effroi

l'effroi instructif qui s'empara de moi quand je lus dans le journal le proverbe bien connu « la faim est le meilleur des cuisiniers », et découvris quelques pages plus loin une image de l'Afrique qui me fit voir que les meilleurs cuisiniers ne cuisinent pas pour les affamés,

1a.

et la révélation, issue de cet effroi, de la précipitation avec laquelle on évalue les phrases d'après leur contenu, sans faire attention à qui dit quoi et à qui.

2. le lavage de cerveau

la critique de la civilisation faite juste en passant par le Mauricien Gérard quand, de retour de sa première leçon d'allemand à Zurich, il observa: « Ce n'est pas un cours d'allemand, c'est du lavage de cerveau », et mon désagréable pressentiment qu'il faut effectivement devenir allemand pour pouvoir parler allemand.

3. la question

la stimulante manière non européenne de penser avec laquelle Gérard élargit la leçon d'allemand quand, à l'explication du prof selon laquelle la table est féminine en français, neutre en anglais (the table) et masculine en allemand (der Tisch), répliqua par la question: « And what's the difference ? »

609. la frayeur

les nombreuses formes déjà vécues de frayeur que (tels les items d'un inventaire) j'ai dû aller chercher dans la réserve de ma mémoire avant de pouvoir écrire en toute bonne conscience cette phrase: Je n'ai encore jamais vu un homme pris d'une frayeur si évidente que ce piéton solitaire à Mindelo quand, à deux heures et demie du matin, au carrefour de l'Avenue de l'Unité africaine et du Boulevard Che Guevara, je lui ai dit en passant: « Bonne nuit ! »

910. la peine

la lumière éblouissante du soleil sur l'entrée du Cimetière des Plaisirs à Lisbonne, cette lumière brûlante à travers laquelle le vieillard avec ses cannes avançait si lent et si courbé qu'on aurait dit qu'il ne traînait qu'à grand-peine son ombre noire derrière lui sur le sol.

2016 I. la manifestation

son refus de prendre part à une manifestation contre la guerre, que Rara justifie par sa disposition à participer à une manifestation pour la paix, en affirmant: « Je ne suis pas contre quelque chose, je suis pour le contraire de ce contre quoi je suis ! »

2017. la mesure de longueur

la flûtiste Regula Schwarzenbach, qui pendant le concert semblait se fondre si intensément avec son instrument qu'elle paraissait en faire la mesure de toutes choses, une mesure de longueur, si bien que, si je la décrivais, je devrais dire: sa main est à une flûte et demie de son cœur, et le bureau de tabac est à septante-trois flûtes de chez moi.

2018. l'homme

le dialogue sur l'étranger et le familier auquel – non pas seulement en voyage dans des pays exotiques, mais constamment – nous sommes livrés, et que Hugo poursuivait avec son constat: « Celui qui rejette l'autre, l'étranger, s'abîme soi-même; seul celui qui réunit en soi les deux, l'étranger et le familier, est un homme à part entière »,

2018 a. et le trouble presque digne du nom de révolte qui se propagea et ne se calma qu'avec cette formulation: « Tant que je ne suis que Zurichois, je ne suis que la moitié d'un Suisse, et tant que je ne suis que Suisse, je ne suis que la moitié d'un homme. »

2019. le rétroviseur

... puisque l'automobile est l'unique moyen de transport terrestre que l'Américain moyen accepte, me dit HJR, il est clair pour lui qu'il ne perçoit ce qui se trouve devant lui que dans l'encadrement du pare-brise, et ce qui se trouve derrière lui, dans le petit rectangle du rétroviseur, et que de se retrouver directement en face des choses le plonge dans une insécurité permanente, car il manque alors l'avertissement qui, de par la loi, doit figurer sur tous les rétroviseurs: « Attention ! Les objets réfléchis dans le miroir sont plus proches qu'ils ne semblent ! »

Werner Bucher (*1938)

Né en 1938 à Zurich, Werner Bucher est cependant Lucernois. En 1989, il reprend avec son épouse Irene Bosshart le restaurant Kreuz à Zelg-Wolfhalden et, en 2006, le Rütegg à Oberegg, tous deux dans la région d'Appenzell. Jeune homme, il s'essaie aux métiers les plus divers, il a longtemps été actif en tant que journaliste sportif, puis comme rédacteur culturel et de politique intérieure. Bucher a publié de nombreux recueils de poèmes et romans. Son plus grand succès a été le roman *Unruhen [Troubles]*, paru en 1998 chez Appenzeller Verlag, pour lequel il a reçu le prix Schiller. Le volume consacré aux plus belles auberges de Suisse orientale et aux sentiers de randonnée qui y mènent, *Urwaldhus, Tierhag, Ochsenhütte & Co. [Maison de la forêt primitive, enclos, cabane aux bœufs et Cie]*, rédigé avec René Sommer, est aussi bien connu.

www.wernerbucher.ch

Virgilio Masciadri (1963-2014)

Né en 1963 à Aarau, Virgilio Masciadri y fréquente l'Ancienne école cantonale, étudie à Zurich la philologie classique et médiévale puis soutient une thèse en 1993. Il enseigne à l'université et dans les gymnases de Zurich et Aarau et séjourne à Paris où il travaille à un projet consacré à la mythologie antique. Les étés, il réside la majeure partie du temps dans une maison de famille près du lac de Côme. A côté de ses activités scientifiques, Masciadri devient membre de la rédaction d'*orte*. Il publie des critiques littéraires et de la poésie, qui est saluée par une bourse du canton d'Aarau. En 1992 paraît *Heimatveränderung [Changement de patrie]*, le premier texte de Masciadri chez *orte-Verlag*, suivi de nombreux recueils de poèmes (*Gespräche zu Fuss [Conversations à pied]*, 1998; *Wegen Marianne [A cause de Marianne]*, 2002; *Das Lied vom knarrenden Parkett [Le Chant du parquet qui craque]*, 2010) et de romans policiers. Masciadri prend la succession de Werner Bucher à la tête de la revue *orte* et des éditions du même nom, mais meurt peu après, en mai 2014.

Walter Gross (1924-1999)

Fils d'un chaudronnier, Walter Gross est né en 1924 à Winterthur. Il fait un apprentissage de relieur et vit en tant qu'écrivain indépendant à Winterthur, où il meurt, presque oublié, en 1999. Il publie deux importants recueils, *Botschaften noch im Staub [Messages encore dans la poussière]* en 1957 et *Antworten [Réponses]* en 1964. Gross rédige aussi en prose des comptes rendus et des essais pour les journaux et la radio. Ses poèmes figurent dans toutes les anthologies importantes en langue allemande. En 2005, Limmat Verlag fait paraître deux volumes, édités et présentés par Peter Hamm : *Walter Gross, Werke und Briefe [Walter Gross, Œuvres et lettres]*.

Nora Gomringer (*1980)

Nora Gomringer est née en 1980 à Neunkirchen (Sarre). Ses parents sont la germaniste Nortrud Gomringer et le poète Eugen Gomringer. Elle possède la double nationalité suisse et allemande. Nora Gomringer grandit à Wurlitz bei Hof et, en 1994, déménage avec ses parents à Bamberg. En raison d'une charge d'enseignement de son père, elle vit longtemps aux Etats-Unis

et fait des études en langues et littérature anglaise et allemande ainsi que d'histoire de l'art à l'université de Bamberg, dont elle est diplômée en 2006. Nora Gomringer est poétesse, interprète et performeuse. Elle a publié de nombreux recueils de poèmes, deux essais, des nouvelles, des pièces radiophoniques, du spokenword et des livrets (d'opéras). Depuis avril 2010, elle dirige l'Internationale Künstlerhaus Villa Concordia à Bamberg. Le travail de Nora Gomringer a été salué par de nombreuses distinctions.

nora-gomringer.de

Eugen Gomringer (*1925)

Eugen Gomringer est né en Bolivie en 1925. Il est considéré comme le père de la poésie concrète. De 1944 à 1952, il fait des études d'économie politique et d'histoire de l'art à Berne et à Rome. Entre 1954 et 1957, il travaille comme secrétaire pour Max Bill à la Hochschule für Gestaltung (Haute école d'arts appliqués) d'Ulm. Il fonde en 1953 avec Dieter Roth et Marcel Wyss la revue *Spirale* et édite les volumes de la collection «konkrete poesie – poesia concreta». Il dirige ensuite la Schweizerische Werkbund (Association suisse des artisans) de 1961 à 1967, puis le conseil culturel de la Rosenthal SA à Selb de 1967 à 1985. En 2000, il fonde l'Institut für Konstruktive Kunst und Konkrete Poesie (IKKP, Institut pour l'art constructif et la poésie concrète) à Rehau, en Haute-Franconie, où il réside depuis longtemps. Sa collection constitue le fonds principal du Museum für Konkrete Kunst (Musée pour l'Art concret) d'Ingolstadt. Eugen Gomringer édite de nombreux travaux ; les petits volumes «konkrete poesie», qui rassemblent le savoir de base à propos de la poésie concrète, réunissent bon nombre d'auteurs germanophones importants. Parmi les multiples titres de la bibliographie d'Eugen Gomringer – les plus anciennes de ses parutions sont à chercher dans les rayons des bouquinistes –, signalons *Vom Rand nach Innen – die Konstellationen 1951 bis 1995 [De la périphérie vers le centre – les constellations 1951-1995]*; *Zur Sache der Konkreten – eine Auswahl von Texten und Reden über Künstler und Gestaltungsfragen 1958 bis 2000 [A propos de la cause des concrets : un choix de textes et de discours sur les artistes et les questions de conception]*; *eines sommers sonette / a summer's sonnets [Les Sonnets d'un été]*; *der sonette gezeiten / the sonnets tides. Essay: von der konstellation zum sonnet / from constellations to the sonnet [Les marées des sonnets. Essai : de la constellation au sonnet]*. En traduction française, *constellations et poèmes concrets* ont paru chez Héros-Limite en 2005.

Christian Saalberg (1926-2006)

Christian Saalberg est né le 10 décembre 1926 à Hirschberg (Silésie). Il est mort le 25 mai 2006 à Kronshagen (Schleswig-Holstein). Au civil, il s'appelait Christian Rusche et était avocat-notaire à Kiel et Kronshagen. Le pseudonyme de Saalberg lui vint du lieu ainsi nommé (aujourd'hui Zachełmie en Pologne), dans la chaîne des Monts des Géants où il passait, enfant, les vacances d'été. Depuis 1963, Saalberg a publié vingt-trois recueils de poèmes, dont le dernier, *Offenes Gewässer [Eaux libres]*, a paru en 2005. A titre posthume ont paru les volumes *An diesem schönen Todestag im Mai [A ce beau jour du décès en mai]* en 2006 und *Die unsichtbare Zeit (Frühe Gedichte 1963-1985) [Le temps invisible (Poèmes de jeunesse 1963-1985)]* en 2012. Il a reçu de nombreux prix pour son œuvre (le prix Lenau en 1988, la donation d'honneur du prix Andreas-Gryphius en 1990, le prix Eichendorff en 1992, le prix de poésie de la Künstlergilde

Esslingen en 1998). Saalberg menait une vie retirée, à l'écart d'un milieu littéraire qu'il suivait cependant avec intérêt.

www.christian-saalberg.de

Claudia Storz (*1948)

Claudia Storz est née en 1948 à Zurich. Elle étudie au Gymnase d'Aarau et à l'École d'Humanité de Zurich et fait des études de langues et littératures anglaise et allemande ainsi que d'histoire de l'art à Zurich et à Oxford. Sa thèse porte sur les jeux de mots des affiches du métro de Londres. Elle vit aujourd'hui à Aarau, Salzbourg et La Napoule (France). Elle a publié de nombreux romans (*Jessica mit Konstruktionsfehlern* [*Jessica avec erreurs de construction*], 1977; *Auf der Suche nach Lady Gregory* [*La recherche de Lady Gregory*], 1981; *Die Wale kommen an Land* [*Les Baleines viennent à terre*], 1984; *Das Schiff* [*Le Bateau*], 1989; *Quitten mit Salz* [*Coings avec sel*], 1999), plusieurs volumes de poèmes et de notes, des nouvelles, des pièces de théâtre, des livrets ainsi qu'un portrait littéraire d'Hermann Burger, *Burgers Kindheiten* [*Les Enfances de Burger*], en 1996.

www.claudistorz.ch

Claus Bremer (1924-1996)

Claus Bremer est né en 1924 à Hamburg. Après deux ans de service militaire, il étudie la philologie antique, la philosophie, l'histoire de l'art et celle de la littérature. Il achève en outre une formation d'acteur. Avec Eugen Gomringer, Bremer est le véritable fondateur de la poésie concrète et travaille en tant que traducteur et dramaturge. En 1970, il s'installe sur le Forch, dans les environs de Zurich, où il meurt en 1996. Ont paru chez Orte-Verlag, les recueils *Man trägt keine Mützen nach Athen* [*On ne porte pas de bonnets pour Athènes*] en 1984 et *Wir tragen die Taube* (*Gedichtbilder in Zeitzünder 3*) [*Nous portons le pigeon*] (*Images poétiques dans Zeitzünder 3*) en 1987, ainsi que *Hände weg von meinem Ferrari* (*Gedichte, Texte und Essays*) [*Bas les pattes de ma Ferrari*] (*Poésies, textes, essais*) en 1994 et *Farbe bekennen. Mein Weg durch die konkrete Poesie* [*Jouer cartes sur table: Mon chemin à travers la poésie concrète*] en 1983. Claus Bremer était membre de la rédaction de *orte* depuis 1981.

Erika Burkart (1922-2010)

Erika Burkart naît le 8 février 1922 et grandit à Althäusern près de Muri, dans la région argovienne du Freiamt. Après une formation d'institutrice, elle enseigne durant plusieurs années dans différents établissements. En 1953, elle abandonne cette activité pour des raisons de santé et se consacre dès lors principalement à son œuvre littéraire. Mis à part quelques longs voyages à l'étranger, elle vit avec son mari, l'écrivain Ernst Halter, dans sa maison familiale, la maison «Kapf» à Althäusern. Depuis ses débuts en 1953, Erika Burkart a publié près de vingt recueils de poèmes, dont les plus connus sont: *Das Licht im Kahlschlag* [*La Lumière dans la coupe à blanc*] en 1977, *Schweigeminute* en 1988 (traduit par plusieurs poètes romands sous le titre *Minute de silence* pour les Editions de l'Aire en 1991), *Die Zärtlichkeit der Schatten* [*La Tendresse des ombres*] en 1991, *Langsamersatz* en 2002 (traduit par Marion Graf sous le titre *Mouvement lent* pour les éditions d'en bas en 2008). Erika Burkart fait aussi paraître des romans, des essais, des notes, et finalement un roman autobiographique, *Die Vikarin* [*La Vicairie*], en 2006. Son travail obtient

de nombreuses distinctions parmi lesquelles le prix Droste de la ville de Meersburg (1957) et le prix de littérature du canton d'Argovie (1980). Elle est la première femme à recevoir le grand Prix Schiller en 2005 et beaucoup de ses poèmes ont été mis en musique par des compositeurs renommés. Erika Burkart meurt en avril 2010.

Klaus Merz (*1945)

Klaus Merz est né en 1945 à Aarau et vit aujourd'hui à Unterkulm dans le Wynental en tant qu'écrivain indépendant. Après un diplôme d'enseignant du secondaire, Merz est chargé de cours pour la langue et la culture dans une École spécialisée et effectue plusieurs longs séjours à l'étranger. Il débute en littérature en 1967, avec le recueil de poésie *Mit gesammelter Blindheit* [*Avec de la cécité collectée*]. Depuis, il a publié plus de vingt livres de poèmes, récits, courts romans et essais – surtout consacrés aux beaux-arts. Il a également écrit des pièces radiophoniques, des scénarios pour la télévision, du théâtre et des livres pour enfants. Depuis 1994, il publie ses textes chez Haymon Verlag, à Innsbruck, où une édition critique de ses œuvres, sous la direction de Markus Bundi, paraît depuis 2011. Les livres de Merz sont en général ornés des paraphrases visuelles du peintre Heinz Egger. En 2003, Merz a publié chez Haymon une édition complète des œuvres de son frère Martin Merz (1950–1983) sous le titre *Zwischenland* [*Pays tampon*]. En 2007, le musée littéraire zurichois Strauhof lui rend hommage avec l'exposition «Der gestillte Blick – Der Schriftsteller Klaus Merz und die Bilder» («Le regard assouvi – l'écrivain Klaus Merz et les images»). En 2015, le festival du film des Journées de Soleure célèbre la Première du documentaire *Merzluft* [*Vent de Merz*] qui prend comme sujet les textes de Klaus Merz. Marion Graf a traduit en français le recueil de poèmes *Durchsage / Déplacement* (Empreintes, 2002) et le roman *Frère Jacques* (Zoé, 1998).

Peter K. Wehrli (*1939)

Peter K. Wehrli est né en 1939 et vit à Zurich, sa ville natale. Il fait des études de langue et lettres allemandes et d'histoire de l'art, puis devient journaliste et voyage intensément. Il est l'auteur de proses courtes, de nouvelles et de pièces de théâtre. L'auteur est régulièrement présent sur scène lors de performances ou d'entretiens littéraires. Son *Katalog von Allem* [*Catalogue de tout*], auquel il travaille depuis plus de cinquante ans, représente aujourd'hui un genre littéraire à lui seul.

www.peterkwehrli.ch

Christian Viredaz (*1955)

Christian Viredaz est né dans le canton de Vaud en 1955. Il a étudié à Lausanne, Cambridge et Pérouse. Poète, il a fait paraître plusieurs recueils et poursuit une activité de traducteur de l'allemand et de l'italien vers le français (entre autres auteurs, de Franz Hohler, Francesco Micieli, Plinio Martini, Alberto Nessi, Giorgio et Giovanni Orelli) pour différentes maisons d'édition (notamment Zoé, L'Aire, Empreintes, En Bas et La Dogana).

[Les titres d'œuvres entre crochets ont été librement transposés.]

orte Verlag
Adresse des éditions: Im Rank 83, 9103 Schwellbrunn
+41 71 353 77 55
verlag@orteverlag.ch

orte Literaturzeitschrift
Adresse de la rédaction: Urdorferstrasse 59, 8953 Dietikon
redaktion@orteverlag.ch

Rédaction: Annekatrin Ranft-Rehfeldt, Regina Fuchsli, Monique Obertin, Viviane Egli, Cyrill Stieger,
Susanne Mathies, Erwin Messmer, Peter K. Wehrli et Hansjörg Schertenleib

Zürich Zurich

Zürich, viele mögen dich nicht, andere sagen, du seist Europas letzte Gartenstadt voller Rosskastanien und Seepromenaden. Am Kreuzplatz war einst meine Sehnsucht zu Haus, jetzt kickt keiner mehr dort den Ball, auch der Herr Zeitungsverkäufer ist verschwunden, nur Autos rasen links und rechts am (noch verschonten) Pavillon vorbei, eil Mütterchen, eil jetzt schnell hinüber, der Tod kommt sonst, sieh nur, das schwarze Tuch und all die totgewürgten Gartenhäuschen, ist halt kein Thymian mehr, kein Blumenglück, ist Lärm dafür und Überfahrgefahr, eil, Mütterchen, eil, sei mir ein guter Strassensprinter...!	Zurich, beaucoup ne t'aiment pas, d'autres disent que tu es la dernière ville-jardin d'Europe pleine de marronniers et de quais où flâner. Au Kreuzplatz autrefois ma nostalgie avait élu domicile, plus personne aujourd'hui n'y joue au foot, même Monsieur le Vendeur de journaux a disparu, seules les voitures foncent de part et d'autre du pavillon (encore) épargné, dépêche-toi, petite mère, dépêche-toi de traverser, sinon la Mort viendra, regarde, le drap noir et toutes les maisonnettes de jardin étranglées à mort, il n'y a ma foi plus de thym, plus de bonheur des fleurs, plus que du bruit et le risque de se faire écraser, dépêche-toi, petite mère, dépêche-toi fais-toi pour moi bonne sprinteuse de rue...!
---	--

Werner Bucher

Tiré de *Nicht solche Ängste, du...*, 1974

le persil journal, numéros 141-142-143, novembre 2017
Réalisation et coordination: Marius Daniel Popescu et Vincent Yersin,
avec l'aide de Daniel Rothenbühler et la rédaction de la revue *orte*
Traduction: Christian Viredaz, sauf mentions contraires
Mise en page: Daniel Vuataz
Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
+41 21 626 1879
mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien
de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie. Tirage: 1200 exemplaires